



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Ku 1852 14
LES

LIVRES CLASSIQUES

DE L'EMPIRE

DE LA CHINE,

RECUEILLIS

PAR LE PERE NOEL;

PRÉCÉDÉS

d'Observations sur l'origine, la nature et les
effets de la philosophie morale et politique
dans cet empire.

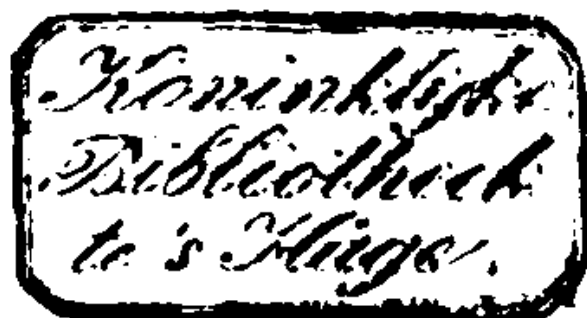
TOME QUATRIEME.

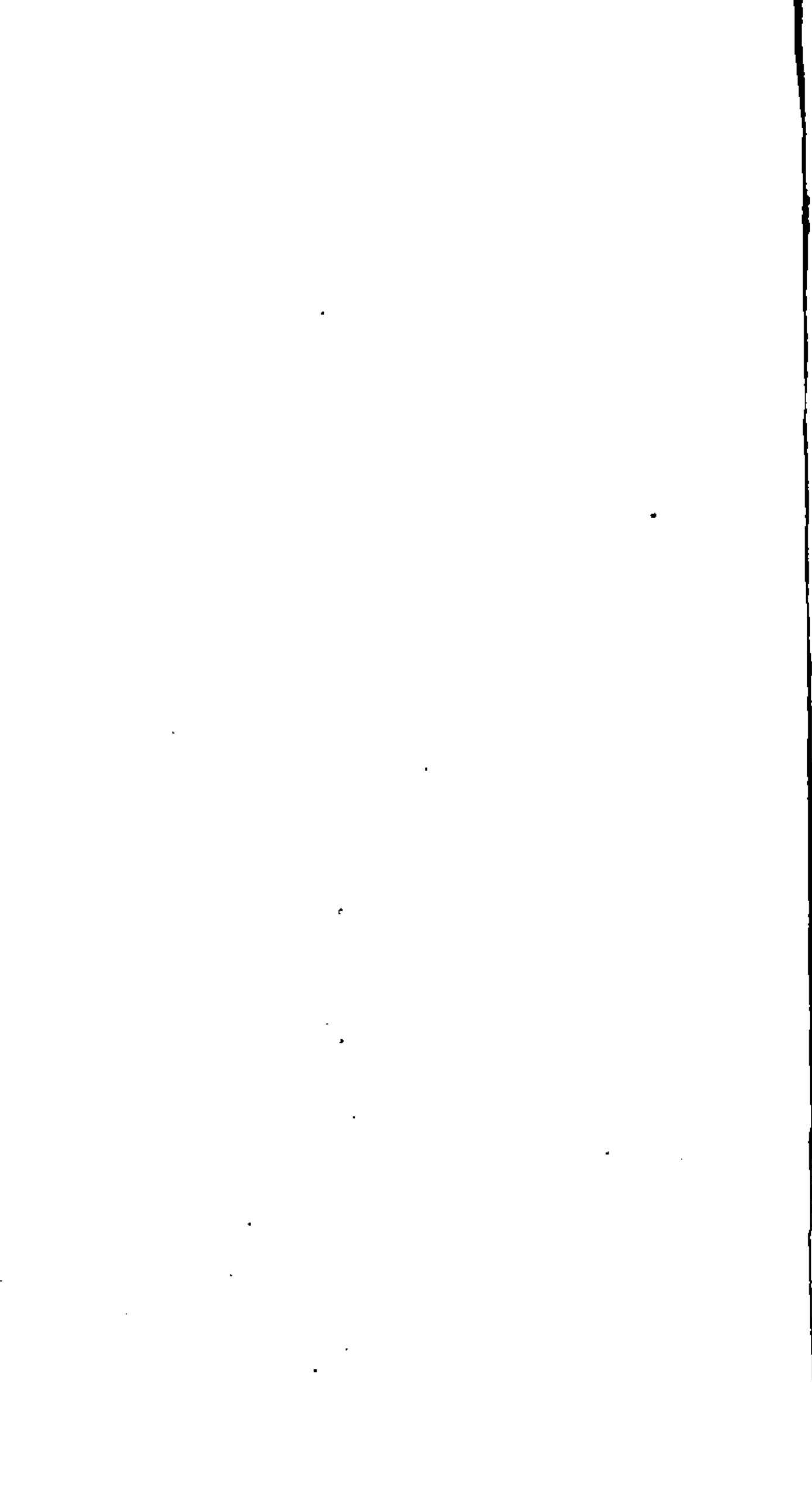


A PARIS,

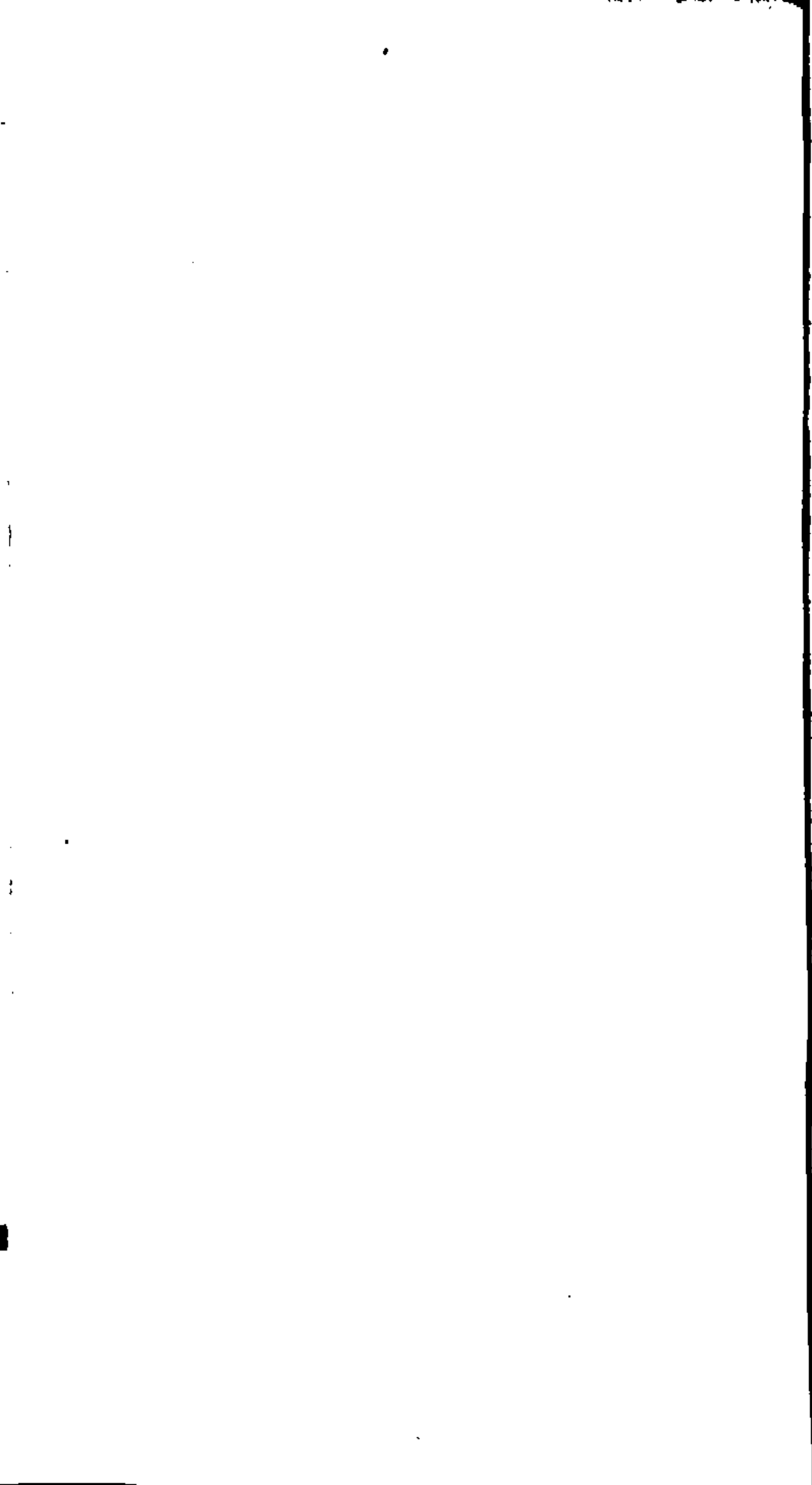
Chez DE BURE, BARROIS aîné et BARROIS jeune,
quai des Augustins.

M. DCC. LXXXV.





S U I T E
DU TROISIEME LIVRE
CLASSIQUE,
N O M M É
LE LIVRE
DES SENTENCES.



ARTICLE XII.

*Des moyens de cultiver la piété ,
de gouverner le peuple , d'exiger
les tributs , & d'ajouter à ses ver-
tus de nouvelles vertus.*

I YEN-YUEN demandoit à Confucius ce qu'il falloit faire pour acquérir de la piété , c'est-à-dire une parfaite droiture de cœur.

Il faut , lui dit Confucius , se vaincre soi-même , & rapporter à l'honnêteté tout ce que l'on fait. Si vous pouvez parvenir à vous vaincre seulement un jour entier , & si vous rapportez pendant ce jour toutes vos actions à l'honnêteté , aussitôt tout le monde parlera de vous , & tout l'empire vous proclamera

pieux & juste. Cela n'est pas difficile, car la piété ne dépend pas des autres, mais de nous seuls.

2. Permettez, reprit Yen-Yuen, que je vous demande quelles sont les principales parties de cette vertu.

Il ne faut, répondit Confucius, ni voir, ni entendre, ni dire rien qui soit contraire à la vertu, & réprimer tous les mouvements du cœur contraires à la droite raison.

Je ne suis ni fort ingénieux ni fort habile, dit Yen-Yuen; mais je vous prie de permettre que j'essaie de pratiquer ces beaux préceptes.

3. Gen-Yum lui demanda ensuite ce qu'il falloit faire pour vivre dans la droiture & dans la piété.

Lorsque vous êtes en public, dit

Confucius, soyez grave & modeste comme si vous visitiez un étranger de grande qualité. Lorsque vous annoncez des ordres au peuple, soyez grave & modeste comme si vous assistiez à la grande solennité de la cérémonie cy. Ensuite jugez des autres par vous-même, c'est-à-dire ne faites point à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fit. Un homme qui se conduit ainsi en public ou avec le peuple, & chez lui ou avec ses parents, ne donne ni à lui-même ni aux autres aucun sujet de peine ou de colere.

Je suis peu ingénieux & peu habile, dit Chum-Kum; mais je vous prie de me permettre de pratiquer ces beaux préceptes.

4. Su-Ma-Nieu demanda aussi à

Confucius ce qu'il falloit faire pour vivre dans la droiture & dans la piété.

Il faut ne se permettre que difficilement de parler , répondit Confucius.

Mais cette petite qualité suffit-elle pour vivre dans la droiture & dans la piété ? ajouta Su-Ma-Nieu.

Confucius lui répondit : Il est difficile d'agir avec piété & avec droiture : croyez - vous qu'il soit aisé de se permettre difficilement de parler ?

5. Le même disciple lui demanda quel homme étoit le sage.

C'est , répondit Confucius, un homme qui ne s'afflige jamais , & qui ne craint jamais.

Mais , reprit Su-Ma-Nieu, peut-

on appeller un homme sage aussitôt qu'il ne s'afflige point & qu'il ne craint point ?

Dites-moi , je vous prie , répliqua Confucius, pourquoi celui qui, en examinant son ame, n'y découvre ni maladie ni tache, s'affligeroit ou craindroit.

6. Ce disciple Su-Ma-Nieu avoit un frere aîné turbulent & deux jeunes freres qui s'associerent à lui dans toutes ses mauvaises actions : Su-Ma-Nieu en étoit pénétré de douleur , & disoit en gémissant : Tous les autres peuvent jouir de la société de leurs freres , se réjouir avec eux , ou en recevoir des consolations ; hélas ! je suis le seul privé de ces avantages ! je suis le seul qui n'aie point de frere !

Son condisciple Tfu-Hiao lui dit : J'ai souvent entendu dire à notre maître : « La mort & la vie
« dépendent des décrets du ciel , &
« nous ne pouvons les changer. La
« pauvreté & les richesses suivent
« le cours que leur prescrit la loi du
« ciel , & vous ne pouvez lui résis-
« ter ni la faire plier. Le sage adore
« sans cesse cette loi & cet ordre du
« ciel. Toujours content sous sa di-
« rection, dans quelque société qu'il
« se trouve , il se montre toujours
« doux , poli & respectueux. Voilà
« pourquoi les peuples renfermés
« dans les quatre mers ont pour
« lui l'amour & la bienveillance
« qu'ils ont pour leurs frères. »

Comment donc un homme sage peut-il s'affliger de n'avoir point de frères :

7. Le disciple Tfu-Chum demanda à Confucius quel étoit l'homme que l'on pouvoit appeller clairvoyant.

Il y a , dit Confucius , une espèce de détracteurs qui ont l'art de voiler leurs médisances & leurs calomnies ; qui ne les débitent pour ainsi dire que peu à peu , qui ne les persuadent que par des affirmations artificieuses jusqu'à ce qu'ils voient entièrement ruinées les réputations qu'ils attaquent ; à-peu-près comme un homme qui , voulant bien imbiber & mouiller un linge , le plonge dans l'eau peu à peu jusqu'à ce qu'il en soit absolument pénétré dans toutes ses parties.

Il y a une autre espèce de détracteurs qui attaquent les réputations

par des déclamations , en publiant qu'on les a outragés , & en peignant l'injure qu'on leur a faite aussi vivement que s'ils l'éprouvoient encore : on diroit qu'ils viennent de recevoir une blessure sur leur corps.

Celui qui ne croit ni ces détracteurs cachés ni ces accusateurs emportés , est non seulement clairvoyant , mais encore très clairvoyant.

8. T'su-Kum demanda à Confucius ce qui étoit nécessaire pour un bon gouvernement.

Trois choses , répondit Confucius : une subsistance abondante , des troupes suffisantes , & un peuple fidèle.

9. Mais si l'on ne peut avoir ces trois choses , & qu'il faille néces-

sairement renoncer à une , quelle est la première à laquelle vous croyez qu'il faut renoncer ?

Retranchez les soldats, dit Confucius.

10. Enfin , dit Tfu-Kum , si , après avoir retranché les soldats , on ne peut avoir les deux autres , savoir , l'abondance & un peuple fidèle , & qu'il faille encore renoncer à une de ces deux choses , quelle seroit celle que vous retrancheriez ?

Les vivres ou la subsistance , répondit Confucius. Je sais qu'en retranchant les subsistances , les hommes mourront : mais tous les hommes doivent mourir ; la mort ne change point leur destination. La fidélité au contraire est ce qui constitue l'homme : retranchez - la , les

peuples ne sont plus des hommes , mais des bêtes féroces. Ne vaut-il pas mieux mourir en homme que de vivre en bête féroce ?

11. Kié - Tfu - Chim , premier ministre du royaume de Guéi , voyant que sur la fin de l'empire de Cheu les hommes étoient beaucoup plus occupés à bien orner leur corps que leur esprit, disoit avec colere : A quoi sert ce vain extérieur d'honnêteté ? Donnez - moi un homme vrai & sincere, & je le tiens pour sage.

Le disciple Tfu-Kum , qui entendoit ce discours , corrigeant un excès par un autre , lui parla ainsi : Qu'avez-vous donc dit, monsieur ? à qui donc donnez-vous le titre de sage ? Certainement les paroles inconsiderées vont si vite, que quatre

chevaux de la plus grande vitesse ne pourroient les ramener. Le sage ne s'occupe pas seulement de l'esprit, mais encore du corps, & il ne donne pas moins à l'honnêteté extérieure des mœurs qu'à la droiture & à la candeur extérieure du cœur. Sans l'honnêteté extérieure des mœurs, comment distinguerez-vous le sage de l'insensé? Si vous ôtez de la peau du tigre la variété des couleurs, qu'aura-t-elle de plus précieux que la peau de la chevre, du bouc ou du chien?

12. Anciennement l'empereur Yu, pour imposer les tributs, partagea toute la Chine en neuf provinces, & tous les champs en neuf quarrés, dont un appartenoit à l'empereur. Ces quarrés étoient disposés

comme les quilles dans un jeu. On nomma cette division *tsim*, parce-qu'elle avoit une apparence de ressemblance avec cette lettre. L'arpent qui étoit au milieu appartenoit à l'empereur, & étoit cultivé par les possesseurs des huit arpents collatéraux. Ces possesseurs ayant négligé la culture de l'arpent impérial, les empereurs de la famille de Cheu céderent l'arpent impérial aux colons des huit arpents collatéraux, à condition qu'ils lui donneroient la dixième partie de tous les fruits des neuf arpents, & l'on donna à cette loi le nom de *ché*. Ce préliminaire est nécessaire pour entendre la réponse d'un disciple de Confucius à un roi de Lu. La voici.

Ngai-Kum, roi de Lu, parla

ainsi à Yen-Yu, disciple de Confucius : La terre a peu produit les années passées , & ne m'a pas fourni ce qui étoit nécessaire pour mon entretien & pour le service public ; comment peut-on remédier à ce malheur ?

Pourquoi , répondit Yen-Yu , ne suivez-vous pas la loi *ché* portée sous la dynastie des Cheu , par laquelle on paie au roi la dixieme partie de tous les fruits ?

J'en retire bien davantage , reprit le roi Si-Ven-Kum , un de mes prédécesseurs , a porté une loi qui impose pour le roi le cinquieme des productions qui ne suffit pas , comment donc voulez-vous que je revienne à la loi *ché* ?

Yen-Yu répondit : Si le peuple

a ce qui lui est nécessaire pour se nourrir , pour se vêtir & pour se loger , comment se peut-il que le roi ne l'ait pas ? & si le peuple ne l'a pas , comment le roi pourroit-il l'avoir ?

13. Le disciple Tfu-Chum demanda à Confucius les moyens d'augmenter sa vertu.

Les voici , répondit-il : Il faut se proposer pour objet principal la candeur & la vérité , & s'appliquer à pratiquer l'équité. Voilà comment on augmente sa vertu. Examinez encore si vous souhaitez que ceux que vous aimez déraisonnablement vivent long-temps , & si vous souhaitez que ceux que vous haïssez déraisonnablement meurent ; car c'est une grande erreur & un aveu-

glement de l'esprit de souhaiter une longue vie à ceux que l'on aime à tort, & une prompt mort à ceux que l'on hait à tort ; & le livre des poésies le dit : « Ce n'est point pour
« ses richesses , mais pour sa jeu-
« nesse que vous avez changé d'af-
« fection. »

14. A quoi se réduit l'art de gouverner ? disoit Kim-Kum , roi de Lu , à Confucius.

Que le roi remplisse les obligations de roi , le préfet celles de préfet , le pere celles de pere , le fils celles de fils , répondit Confucius ; il n'y a point d'autre art de régner, & vous l'avez tout entier dans ces quatre maximes.

15. Vous avez certainement très bien dit , & rien n'est plus vrai ,

reprit Kim-Kum. Mais si ni le roi, ni le préfet, ni le pere, ni le fils, ne remplissent les obligations & les devoirs de roi, de préfet, de pere & de fi's, quoique le royaume abonde en riz & en autres productions, comment pourrai-je en jouir tranquillement ?

16. Voulez-vous un homme qui termine les contestations des plaideurs avec la moitié d'un mot ? prenez mon disciple Tfu-Lu.

Ce n'est pas tout, ajouterent les condisciples : lorsque Tfu-Lu s'étoit chargé de la cause de quelqu'un, il ne laissoit pas passer une nuit qu'il n'eût rempli ses vœux.

17. Confucius disoit ordinairement : Je pourrois tout comme un autre écouter & juger des plaideurs,

car cela n'est pas fort difficile : mais ce qui est important & difficile , c'est de faire en sorte qu'on ne plaide pas ; & le seul moyen d'y parvenir est d'enseigner la patience , la modestie , la douceur & l'honnêteté.

18. Tfu - Cham demandoit à Confucius quel étoit l'art de gouverner.

Il consiste, dit Confucius , à faire de continuels & sinceres efforts pour nourrir & instruire le peuple.

19. Confucius disoit : Un disciple de la sagesse , dont l'étude embrasse la connoissance des poésies & des annales avec la pratique des six arts , & qui ensuite réduit toutes ces connoissances à la pratique des loix de l'honnêteté ; ce disciple de la sa-

gesse, dis-je peut dans la suite ne rien faire qui l'empêche d'arriver à la perfection.

20. Le sage exhorte à continuer une entreprise louable, & à renoncer à celle qui est mauvaise; l'insensé fait tout le contraire.

21. Ki-Kam, premier ministre de Lu, demanda à Confucius en quoi consistoit l'art de gouverner.

Gouverner, répondit Confucius, c'est rendre droit. Si vous êtes un ministre droit, qui osera ne l'être pas?

22. Ce même ministre, voyant avec bien de la peine qu'il y avoit beaucoup de voleurs dans le royaume, demanda à Confucius le moyen de les détruire.

Seigneur, lui répondit Confu-

cius, ne foyez point avide de richesses, & bientôt on ne pourra porter les peuples au larcin, même en leur proposant des récompenses.

23. Mais, ajouta le ministre, si je faisois mourir ces méchants pour consolider la vertu des bons ?

Quel besoin a-t-on de carnage & de tuerie pour gouverner ? reprit Confucius. Seigneur, aimez la probité, & aussitôt les peuples l'aimeront. La vertu des supérieurs est comme le vent, & celle des inférieurs est comme les herbes ; aussitôt que le vent souffle, elles fleurissent & se courbent.

24. Le disciple Tfu-Cham demandoit à Confucius comment on pouvoit dire que l'élève de la sagesse avoit un libre accès par-tout.

Qu'entendez-vous, lui répondit Confucius, par ces mots avoir un libre accès par-tout ?

Celui, repartit Tfu-Cham, qui a une grande réputation, en a une bonne au dehors, dans le royaume, dans la maison, parmi ses parents ; il a cette bonne réputation par-tout.

Mais, dit Confucius, avoir une bonne réputation n'est pas avoir un accès libre & facile auprès de tout le monde.

25. Pour avoir un libre accès par-tout, il faut avoir un caractère droit, aimer l'équité, écouter attentivement ce que les autres disent, examiner secrètement leur visage, & s'estimer moins que les autres. Un homme doué de ces qualités est

celui qui a véritablement un accès libre auprès de tout le monde, soit au dehors dans tout le royaume, soit chez lui, parmi ses parents.

26. Au contraire, celui qui n'aspire qu'à une bonne réputation, qui ne s'app que qu'à se donner l'apparence de la droiture & de la piété dont il viole toutes les loix dans sa conduite ; qui, dans ses liaisons & dans le commerce avec les autres, n'a ni discrétion ni modestie, & qui ne balance point à s'ériger en maître ; celui-là, dis-je, a pour l'ordinaire de la réputation chez lui, parmi ses parents, & au dehors dans le royaume.

27. Le disciple Fan-Chi, ayant suivi Confucius qui se promenoit au midi de la ville d'Yen - Cheu

dans un lieu nommé *Vu-Yu* sous un bosquet , lui demanda quels étoient les moyens d'augmenter sa vertu , de réprimer les mauvaises affections de son cœur , & de discerner les erreurs de son esprit.

Vous me faites une belle question , lui dit Confucius ; recevez-en donc la réponse.

Faire son capital de pratiquer la vertu , & ne regarder que comme un accessoire l'effet de la vertu , n'est-ce pas accroître sa vertu ? Attaquer courageusement ses défauts , & ne pas censurer mal-à-propos ceux des autres , n'est-ce pas réprimer ses mauvaises affections ? Enfin n'est-ce pas la plus grande des erreurs de l'esprit que d'oublier sa vie & se donner volontairement la

mort au préjudice de ses parents par un mouvement subit de colere & d'impatience ?

28. Qui peut-on appeller un homme pieux ? disoit Fan-Chi.

Celui qui aime les autres , répondit Confucius.

Et l'homme prudent, quel est-il ? ajouta Fan-Chi.

Celui qui connoît les autres , dit Confucius. Et voyant que Fan-Chi ne l'entendoit pas parfaitement, il ajouta : Celui qui élève aux charges les hommes droits & qui laisse les méchants sans emploi, parviendra bientôt à faire des méchants autant d'hommes droits. Le premier, ajoute l'interprete, est l'effet de la prudence , & le second celui de la piété.

29. Fan-Chi ne comprit pas davantage la réponse de son maître. A son retour il aborda son condisciple Tfu-Hia , & après l'avoir salué , lui dit les questions qu'il avoit faites à Confucius & les réponses qu'il en avoit reçues , le priant de lui expliquer ce que Confucius entendoit lorsqu'il lui avoit dit : « Si
« l'on élève aux charges les bons &
« qu'on laisse les méchants sans em-
« ploi , les méchants deviendront
« bientôt bons. »

Voilà , dit Tfu-Hia , une profonde sentence. Lorsque l'empereur Y-A-O régnoit , il choisit parmi tous les grands de sa cour Kau-Yao pour l'élever à la suprême dignité de premier ministre. Dès ce moment tout le monde ayant embrassé

la vertu, tous les méchants parurent exilés. La même chose arriva dans la suite sous le regne de Chim-Tam lorsqu'il éleva Y-In à la dignité de premier ministre. Aussitôt tout le monde entra dans la carrière de la vertu, & l'on auroit dit que l'on avoit exilé tous les méchants.

30. Tsum-Kum demanda à Confucius quelles étoient les loix de l'amitié.

Si votre ami fait une faute, répondit Confucius, avertissez-le avec amitié; si vos avis sont inutiles, cessez d'en donner, pour ne vous pas attirer une injure ou du déshonneur.

31. Le disciple Tfu-Lu disoit : Le sage est en société avec ses amis par la culture des lettres, & le com-

merce de ses amis soutient sa piété
ou sa vertu.

A R T I C L E X I I I.

*Instructions pour bien gouverner.
Qualités & vertus nécessaires
pour former l'homme pieux &
sage.*

1. Le disciple Tfu-Lu demanda à
Confucius quelle étoit la meilleure
manière de gouverner.

Confucius lui répondit : Pour ap-
prendre à bien vivre , vivez bien
vous-même ; pour rendre les autres
laborieux , soyez-le vous-même.

Que faut-il de plus ? reprit Tfu-
Lu.

Faire ces deux choses avec une
constance infatigable , ajouta Con-
fucius.

2. Cham-Kum, étant gouverneur d'une ville qui étoit dans le département de Ki, premier ministre de Lu, demanda à Confucius son maître quelle étoit la meilleure manière de gouverner : Avant tout, lui dit Confucius, distribuez à chacun son office & son travail ; pardonnez facilement les fautes légères ; élevez aux emplois les hommes habiles & sages.

Mais comment pourrai-je les connoître ? dit Cham-Kum.

Commencez, répliqua Confucius, par élever aux charges ceux que vous connoissez ; croyez-vous qu'ils oublieront ceux que vous ignorez, & qu'ils ne vous feront pas connoître leur habileté & leur sagesse ?

3. Lin-Kum, roi de Guéi, avoit un fils nommé Quay-Vay, qui, ayant offensé grièvement son pere & sa belle-mere, s'étoit retiré dans le royaume de Ceu. Lin-Kum mourut, & Ché, fils de Quay-Vay, fut proclamé roi de Lu. Quay-Vay revint dans sa patrie avec une armée pour monter sur le trône de son pere : il fut battu ; & son fils, maître paisible du royaume, prenoit dans tous les actes publics le nom de fils de Lin-Kum, qui étoit son aïeul & non pas son pere. Confucius arriva dans le royaume de Guéi peu de temps après cette révolution, & il y trouva son disciple Tfu-Lu en charge : le disciple alla voir son maître, & après l'avoir salué, lui dit : Il y a long-temps que Ché, roi

de Guéi , vous attend pour vous charger du gouvernement ; permettez-moi de vous demander ce que vous exigerez d'abord.

Que la vraie signification des noms , aujourd'hui confondue , soit rétablie , dit Confucius.

Croyez-vous , lui dit Tfu-Lu , que ce point soit fort important ? Permettez-moi de vous le dire : il me paroît que votre projet est bien éloigné du véritable objet du gouvernement. A quoi peut servir le soin que l'on donnera au rétablissement du vrai sens des mots ?

Vous êtes bien peu instruit , mon cher Tfu-Lu , lui dit Confucius , & vous parlez toujours au hasard , imprudemment & sans discrétion. Au moins le sage fait douter dans les

choses qu'il ne connoît pas. Apprenez donc combien ce que vous jugez peu de chose est important.

4. Si l'on ne rétablit pas la vraie signification des noms, & que l'on ne donne pas à chaque chose le nom qui lui convient, les mots employés dans les actes publics & dans les ordonnances ne seront pas justes; si les mots ne sont pas justes, les affaires ne seront pas bien faites; ou, ce qui revient au même, si les loix des rites & de la musique, établies pour régler toutes les affaires & pour unir tous les esprits, ne sont pas en vigueur, les punitions ne seront plus proportionnées aux délits; si les peines ne sont plus proportionnées aux délits, les peuples n'auront plus de règle fixe, & ne sauront ni où placer

leur pied ni où appuyer leur main.

5. Le sage , avant de donner un nom , ne doit-il donc pas examiner s'il convient à la chose ? avant de parler ne doit-il pas examiner si ce qu'il dit est praticable ? Voilà pourquoi le sage veille soigneusement pour ne rien dire inconsidérément.

6. Fan-Chi , croyant que l'agriculture étoit sur toutes choses nécessaire au bon gouvernement , dit à Confucius : Je voudrois bien savoir l'art de cultiver les champs ; je vous prie de me l'enseigner.

Adressez-vous à ces vieux laboureurs , lui dit Confucius ; ils vous apprendront bien mieux que moi cet art que je suis bien éloigné de connoître comme eux.

Apprenez - moi du moins l'art

de cultiver un jardin , reprit Fan-Chi.

Ces vieux jardiniers , répliqua Confucius , connoissent cet art beaucoup mieux que moi ; c'est à eux qu'il faut vous adresser pour l'apprendre.

Fan-Chi sortit , & Confucius dit à ceux qui restoient : Que ce Fan-Chi est bien un petit homme ! & il continua de parler ainsi :

7. Si un prince aime l'honnêteté , il n'y a personne qui ne l'honore & qui ne le révere , personne qui ne lui obéisse volontiers & avec empressement ; s'il aime la vérité , il sera aimé véritablement de tout le monde : alors les peuples , attirés des quatre parties de l'empire , chargent sur leurs épaules les petits

enfants encore au maillot, & viennent dans les états pour y habiter. A quoi donc sert à un prince la science du laboureur, & de cultiver la terre de ses propres mains ?

8. Un homme peut savoir parfaitement par cœur les trois cents articles du livre des poésies : mais à quoi cela sert-il s'il ne fait pas appliquer au gouvernement les connoissances accumulées dans la mémoire ? si, lorsqu'on l'envoie en ambassade, il ne peut faire de lui-même aucune réponse, à quoi lui sert la mémoire ?

9. On prévient les ordres du supérieur qui a de la droiture, & l'on n'obéit pas au supérieur sans droiture lors même qu'il commande.

10. Les deux royaumes de Lu &

de Guéi avoient été fondés par Cheu-Kum & par Xam-Xu, fils du prince Ven - Vam. Confucius, en déplorant le gouvernement de ces états, disoit qu'ils étoient véritablement freres par leur gouvernement.

11. Il y avoit eu auparavant dans le royaume de Lu un premier ministre dont Confucius parloit ainsi : Kum - Tfu - Kien connoissoit merveilleusement l'art de vivre paisiblement : il fut un temps où il avoit à peine de quoi se nourrir & se vêtir ; il commençoit sa fortune ; cependant il disoit avec gaieté : J'ai amassé assez de richesses. Ayant dans la suite un peu augmenté ses facultés, il disoit : Je regorge de richesses. Enfin ayant acquis une for-

tune médiocre , il disoit : Je suis parfaitement riche & je ne peux le devenir davantage.

12. Confucius alloit au royaume de Guéi dans son char conduit par son disciple Gen-Yen : voyant une grande affluence de peuple, il dit : Que cette nation est nombreuse ! Gen-Yen lui dit : Que doit faire un prince qui a tant de sujets ? Il faut d'abord qu'il les enrichisse , répondit Confucius. Et lorsqu'il les aura enrichis , que faut-il qu'il fasse ? ajouta Gen-Yen. Qu'il les instruisse , repartit Confucius.

13. Confucius , fâché de voir le royaume de Guéi si mal gouverné , disoit : Certainement si le roi vouloit m'employer seulement un an, j'espère que je ferois changer son royaume

de face ; & s'il m'employoit trois ans , je crois que je pourrois bien lui promettre de rétablir tout ce qui appartient aux vrais principes des mœurs & du gouvernement.

14. Confucius disoit : Selon un ancien proverbe , *si un bon prince pouvoit régner cent ans , il n'y a pas de peuple qu'il ne puisse civiliser & gouverner par la probité seule & sans le secours des châtimens.*

Que cette maxime est vraie ! ajoutoit Confucius.

15. Confucius disoit : Un prince qui arriveroit au trône étant déjà sage , auroit cependant encore besoin au moins de trente ans pour conduire ses peuples à une honnêteté de vie & à une piété parfaite.

16. Si un roi a de la droiture ,

quelle peine aura-t-il à rendre ses ministres droits ? S'il est déréglé, comment pourra-t-il rendre les autres réglés ?

17. Gen-Yen , disciple de Confucius, étoit gouverneur d'une ville soumise à Ki , premier ministre du royaume de Lu. Il sortit de chez le ministre fort tard, & alla voir Confucius, qui lui dit : Pourquoi si tard aujourd'hui ? J'étois , dit Gen-Yen, à délibérer sur une affaire qui concerne le royaume. C'est-à-dire le royaume de Ki , reprit Confucius : car s'il eût été question d'une affaire du royaume de Lu , j'en aurois entendu parler , quoique je ne sois plus dans les charges.

18. Tim-Kum , roi de Lu , demanda à Confucius si l'on pouvoit

dire dans un mot la maniere d'élever un royaume à une grande gloire.

On ne peut répondre à cette question avec une certitude suffisante en un seul mot, dit Confucius. Au reste, on dit communément aujourd'hui qu'*être roi est une charge difficile, & qu'être ministre n'est pas une chose facile*. En disant donc, que le roi sache qu'il est difficile de soutenir le poids de la royauté, ne seroit-ce pas déterminer avec assez de certitude, & en un seul mot, la maniere d'élever un royaume à une grande gloire ?

19. Pourroit-on aussi exprimer en un seul mot la maniere de réduire un royaume à une grande misère ? ajouta Tim-Kum.

Il n'est pas possible non plus de déterminer cette manière en un seul mot. Au reste, on dit encore communément : *Je ne desiré certainement pas d'être roi ; mais si je l'étois , je voudrois que personne n'osât s'opposer à aucune des paroles que je dirois.*

Cela est à merveille si le roi ne commande que des choses justes. Mais n'est-ce pas exprimer en un seul mot la manière de réduire un royaume à une grande misère , que de dire : *elle consiste en ce que personne ne puisse s'opposer au roi lorsqu'il commande des choses injustes ou mauvaises ?*

20. Xe-Kum , premier ministre de Tsong , s'entretenant avec Confucius sur les moyens de gouver-

ner , Confucius lui dit : Faites en sorte que les peuples voisins desirerent d'être gouvernés par vous , & que ceux qui sont éloignés viennent à vous.

21. Le disciple Tfu-Hia , préfet de la ville de Kiu-Fu , pria Confucius de lui dire comment il pourroit gouverner le mieux qu'il seroit possible.

Gardez - vous bien de vouloir que les choses se fassent sur-le-champ , lui dit Confucius , & ne desirez pas avec passion un petit profit : car celui qui veut que les choses se fassent sur-le-champ , ne peut pas les examiner assez ; & celui qui desire passionnément un petit profit , manque les grandes choses.

22. Xe-Kum , premier ministre

de Tsou, en conversant avec Confucius, lui disoit : Certainement il y a dans ma patrie des hommes d'une droiture admirable : il y a quelques jours qu'un particulier vola avec beaucoup d'adresse & de secret un mouton ; son fils alla sur-le-champ déclarer le vol de son pere.

Confucius lui dit : Dans ma patrie, les hommes droits sont bien différents, car le pere cache les fautes du fils & le fils celles du pere ; & certainement cela est conforme aux principes de la vraie droiture.

23. Le disciple Fan-Chi prioit Confucius de lui enseigner la maniere de parvenir à la piété.

La voici, répondit Confucius : Ayez de la modestie dans la solitu-

de, de la diligence dans les affaires, de la sincérité dans le commerce de la vie ; gardez-vous bien de négliger ces vertus, même au milieu des nations barbares.

24. Le disciple Tsu-Kum demanda à Confucius quel étoit celui que l'on pourroit dire élevé à la sagesse.

C'est , lui dit Confucius , celui qui aime l'honnêteté, qu'une mauvaise action fait rougir, qui , envoyé en ambassade dans quelque royaume que ce soit , ne déshonore point le choix de son prince.

Mais, reprit Tsu-Kum, les hommes de ce mérite sont rares ; je vous demande s'il n'y en a pas d'un ordre un peu moins élevé.

On peut mettre dans la seconde

classe des disciples de la sagesse , dit Confucius , celui que toute sa famille reconnoît fidele à remplir les devoirs de la piété filiale , & qui , au jugement de ses concitoyens , respecte ses supérieurs.

Me permettrez - vous de vous faire encore une question ? dit Tfu-Kum : Y a-t-il une troisieme classe , & qui sont ceux que l'on peut y admettre ?

Confucius lui dit : On pourroit peut-être former une troisieme classe de disciples de la sagesse , & y admettre celui qui veut opiniâtrément remplir ses promesses , & qui n'a pas moins d'opiniâtrété pour finir ce qu'il a commencé , quoique cette fermeté de rocher soit pourtant le caractère d'un petit homme.

J'oserais vous faire une dernière question, dit T'su-Kum : Et ces ministres qui gouvernent aujourd'hui, que font-ils donc ?

Hélas ! dit Confucius en soupirant, comment pourroit-on mettre au nombre des disciples de la sagesse ces petits vases étroits, ces petits mannequins, ces petits hommes, ces diseurs de riens ?

25. Puisque j'ai des disciples qui ne suivent pas le milieu immuable, disoit Confucius, ne seroit-il pas à propos de séparer, pour les instruire, ceux qui desirent de faire plus qu'ils ne font, ou ceux qui font plus qu'ils ne savent ? Ceux-là prennent toujours leurs règles de conduite dans les plus grands modèles, & ceux-ci craignent toujours de

faire quelque chose qui soit contraire à la raison. Ne pourrois-je pas par ce moyen conduire peu-à-peu les uns & les autres au milieu immuable ?

26. Les habitants des provinces du midi disent : « L'homme inconf-
« tant est si peu de chose , qu'il
« n'est pas même capable d'être ma-
« gicien ou médecin. »

Belle maxime ! disoit Confucius,
& justifiée par le Chi-king qui dit :
« Celui dont la vertu n'est pas cou-
« ronnée par la persévérance , finit
« par l'opprobre. »

Celui qui n'approfondit pas ce passage ne s'attache qu'à l'écorce des mots ; mais celui qui l'approfondit découvre en lui-même une infinité de défauts.

17. Confucius disoit : Le commerce du sage convient à tout le monde, quoiqu'il ne soit pas le même avec tout le monde. Au contraire, le commerce de l'insensé est le même avec tout le monde, & ne convient pas à tout le monde.

18. Le disciple Tfu-Kum dit à Confucius : Supposons un homme aimé de tous ses concitoyens, peut-on le mettre au nombre des sages ?

Point du tout, répond Confucius.

Eh bien ! reprend Tfu-Kum, supposons un homme que tous ses concitoyens haïssent, peut-on le regarder comme un sage ?

Pas davantage, dit Confucius. Pour le mettre au nombre des sages, il faut qu'il soit aimé de tous

les bons & haï de tous les méchants.

29. Confucius disoit : Il est facile de servir un sage & difficile de lui plaire , car on ne peut lui plaire si l'on manque d'équité ; mais lorsqu'il exige quelque chose des autres , il se proportionne toujours à leurs forces.

Au contraire , il est bien difficile de servir un insensé & très facile de lui plaire. Si vous entreprenez de lui plaire par l'injustice , vous réussirez sur-le-champ ; mais lorsqu'il commande , il veut que tout soit dans la perfection.

30. Le sage est magnifique sans orgueil , & l'insensé est orgueilleux sans magnificence.

31. Un homme courageux , conf-

tant, sincère, silencieux, n'est pas fort éloigné du chemin de l'équité & de la droiture du cœur.

32. Le disciple Tfu-Lu demandoit à Confucius à quels traits on pouvoit reconnoître un disciple de la sagesse.

On peut, dit Confucius, regarder comme un disciple de la sagesse celui qui est sincère dans ses affections, prompt à encourager, affable & enjoué; je dis sincère dans ses affections par rapport à ses amis & avec ses sociétés, honnête & enjoué avec ses parents.

33. Si un bon prince instruit son peuple seulement pendant sept ans, il pourra bien combattre, parcequ'il sera fidele & droit.

34. Ne pas apprendre à ses peu-

ples l'art militaire, c'est les perdre avec son royaume.

ARTICLE XIV.

Devoirs du sage. Providence du ciel sur les royaumes. Caractere de l'homme parfait Conduite & qualités d'un ministre. Vertus du sage.

1. LE disciple Yuen-Hien demanda à Confucius ce qu'il croyoit de plus honteux pour un ministre.

C'est, dit Confucius, de ne songer qu'à se faire payer & à dépenser ses appointements sans se soucier que le royaume soit bien ou mal gouverné.

2. Peut-on dire qu'un homme est pieux, ajouta le disciple, lorsqu'il

qu'il n'est ni ambitieux, ni vain, ni avare ?

On peut bien dire, répondit Confucius, qu'il fait une chose difficile ; mais s'il est pieux, je n'en fais rien, car la piété est cachée au fond cœur.

3. Lorsqu'un royaume est florissant, le sage doit agir & parler avec magnanimité ; lorsqu'il est corrompu & avili, il doit toujours agir avec magnanimité, mais parler avec réserve.

4. Un homme fort occupé de la commodité de son habitation n'est point un disciple de la sagesse.

5. Celui qui a la vertu dans le cœur la fait aussitôt paroître dans ses discours ; mais celui qui fait paroître de la vertu dans ses discours,

ne l'a pas pour cela dans le cœur : & celui qui a la piété dans le cœur fait aussitôt paroître de la force dans ses actions ; mais celui qui fait paroître de la force dans ses actions , n'a pas pour cela la piété dans le cœur.

6. Le disciple Nam-Yum dit à Confucius : Y, roi d'Yen-Kum , étoit si habile dans l'exercice des armes & dans l'art de la guerre , qu'il se rendit maître de tout l'empire. Han-So , son premier ministre , avoit un fils nommé Ngao , dont la force étoit si prodigieuse , qu'il tiroit lui seul une barque hors de l'eau. Cependant ces deux hommes si forts ne purent suivre assez bien l'ordre de la providence pour mourir d'une mort naturelle. Le prince

A a iij

Y fut assassiné par Han-So son perfide ministre, qui lui succéda; & Ngao, après la mort de son pere, fut puni du dernier supplice par l'empereur Xao-Kam, héritier de la famille impériale des Hia.

Au contraire, le prince Yu & le prince Cié, qui s'étoient appliqués, l'un au desséchement des terres, l'autre à l'agriculture, parvinrent à l'empire, & le conserverent. Le premier succéda à Chun, & le second fut la tige de la famille impériale des Cheu.

Comment est-il arrivé, je vous prie, que cet Y & ce Ngao, qui étoient très forts & très courageux, ont perdu la vie & l'empire; & qu'au contraire Yu & Cié, qui étoient moins forts & moins puissants, font

parvenus à l'empire , & l'ont conservé ?

Nam-Kum-Quo , sans le dire expressement , faisoit voir par ces questions que c'étoit à la vertu & non à la force que la providence conservoit l'empire. Confucius ne lui répondit rien ; mais lorsqu'il fut sorti il s'écria : Où trouvera-t-on un homme aussi sage que Nam-Kum-Quo ? où trouvera-t-on un aussi juste appréciateur de la vertu ?

7. Il est possible que le sage blesse légèrement de temps en temps les loix de la piété ; mais vous ne voyez point d'insensé les suivre sincèrement , même de temps en temps.

8. Un pere qui aime son fils ne peut-il pas le corriger s'il lui voit commettre une faute ? Un fidele

ministre ne peut-il pas éclairer un roi qui se trompe ?

9. Le royaume de Chin , quoique très petit , se conserve très bien par la sagesse de ses ministres. Par exemple , lorsqu'il faut envoyer un ambassadeur , quatre ministres concourent pour composer le diplôme de l'ambassade. Le prudent Tien dresse les articles ; l'habile Xi-Xo en développe l'esprit ; le disert Tfu-Yu lui donne la grace & y met de l'ordre ; l'éloquent Tfu-Cheu l'embellit des ornements de l'éloquence.

10. Un particulier demandoit à Confucius ce qu'il pensoit du prince Tfu-Si , frere & premier ministre du roi de Tsou , qui permettoit qu'on l'appellât roi.

Confucius ne lui dit rien autre chose, sinon : *Cet homme en effet , sans l'approuver ni le blâmer.*

11. Un autre lui demanda ce qu'il pensoit du ministre Tfu-Cheu qui étoit assez rigide observateur de la justice.

Cet homme, dit Confucius, est bienfaisant envers le peuple.

12. Un troisieme lui demanda ce qu'il pensoit du ministre Quon-Chum qui avoit été d'un grand secours au roi de Cy pour pacifier les troubles de son royaume.

Il falloit , répondit Confucius, que cet homme eût un talent merveilleux pour gagner les esprits : car le roi Von Kum ayant déposé Pé, premier ministre de son pere, & lui ayant ôté la ville de Pien qu'il lui

avoit donnée , l'accorda à Quon-Chum. Depuis ce temps Pé fut réduit à une si grande pauvreté, qu'il avoit à peine assez du plus mauvais riz pour se nourrir. Cependant on ne lui a pas entendu proférer une parole d'impatience ou de colere contre Quon-Chum.

13. Il est très difficile que le pauvre ne s'irrite pas : il est plus facile au riche de ne pas s'enorgueillir.

14. Mem-Kum-Cho , premier ministre de notre royaume, avoit assez , & même plus qu'il ne falloit , de force & d'habileté pour être un bon administrateur des illustres maisons du royaume de Cim , de Chéo & de Guéi ; mais il n'en a pas assez pour être premier ministre de Tem ou de Sié , quelque petits que soient ces royaumes.

15. Le disciple Tfu-Lu demanda à Confucius ce qu'il falloit pour qu'un homme fût parfait.

Confucius lui répondit : Il faut qu'il ait la sublime perspicacité du ministre Tsam-Vu-Chum , la singulière tempérance du ministre Mem-Kum-Cho , le courage intrépide de Chum , gouverneur de la ville de Pien ; qu'ensuite il regle toutes ses vertus selon les loix des rites de la musique , de manière qu'elles soient toujours dans le milieu ; alors on pourra dire qu'il est un homme accompli.

16. Mais qu'a-t-on besoin de cette sublime perfection pour être regardé comme un homme accompli ? Pour obtenir ce titre aujourd'hui il suffit de ne pas être injuste , de s'ex-

poser aux dangers pour la patrie ou pour la justice, & de ne pas oublier ses promesses.

17. Kum-Xo-Ven, premier ministre du royaume de Guéi, étoit silencieux, modeste & désintéressé. Confucius, parlant avec un citoyen de ce royaume, nommé Kum-Mim-Kia, lui dit : J'ai oui assurer que votre premier ministre ne parle point, ne rit point, & ne reçoit rien de qui que ce soit ; dites-moi, je vous prie, si cela est vrai.

Celui qui vous a fait ce rapport exagere, répondit Kum-Mim-Kia. Notre ministre parle quand il le faut, & de maniere que ceux qui l'écoutent ne méprisent point ses paroles : il rit lorsque la circonstance le demande, & personne ne

trouve son rire déplacé : il reçoit lorsque l'équité exige qu'il reçoive, & personne ne trouve mauvais qu'il reçoive.

Mais cela est-il exactement comme vous me le dites ? ajouta Confucius.

Exactement , répondit Kum-Mim-Kia.

Comment , je vous prie , est-il arrivé à cette perfection ?

18. Un certain Tsum-Vu-Chum, premier ministre de Lu , ayant commis un crime d'état , s'enfuit de la ville de Fam qu'il tenoit en fief , & passa dans le royaume de Chi : il en revint quelque temps après avec des troupes dans la ville de Fam , d'où il envoya des députés au roi de Lu pour le vouloir bien instituer , ses en-

fants & sa postérité héritiers de la ville de Fam ; il l'obtint , y laissa son fils , & repassa dans le royaume de Chi.

Confucius , en parlant de cet événement , disoit : Quoique le ministre Tsum-Vu-Chum, en demandant au roi l'hérédité de la ville de Fam , ait dit je ne veux pas forcer le roi de m'accorder ma demande , je n'en crois pourtant rien.

19. Van - Kum , roi de Cy , & après sa mort , Ven - Kum , roi de Cin , rendirent de grands services à la famille impériale des Cheu pour faire rentrer dans l'obéissance les rois de l'empire , & on leur donna pour cela le nom de *Pa* , c'est-à-dire chef ou archonte des rois.

Confucius , en parlant de ces

deux *Pa*, disoit : Ven - Kum employoit l'artifice, & alloit à son but par des voies obliques. Le roi Van-Kum traitoit toujours de bonne foi, avec droiture & sans artifice, & par conséquent il étoit bien supérieur à Ven-Kum.

20. Siam-Kum, roi de Cy, gouvernoit mal; son neveu se révolta, leva des troupes, & lui fit la guerre. Le prince Si-Ao-Pé, qui fut dans la suite Van-Kum, & le fils aîné de Siam-Kum, se retirèrent avec le premier ministre Pa-Xu-Ya dans les états du roi de Kiu. Cependant Siam-Kum fut assassiné : son second fils Kum-Tsu-Kieu se retira dans le royaume de Lu avec les deux principaux ministres Quon - Cham & Cheu. Après la mort du parricide,

les deux freres rentrerent dans le royaume de Cy chacun avec une armée. On en vint aux mains; Van-Kum remporta la victoire, & força le roi de Lu de faire mourir son frere, & de lui envoyer enchaînés les deux ministres Quon-Cham & Chao-Ho qui avoient pris les armes contre lui pour son frere. Chao-Ho, qui en fut instruit, s'étrangla : Quon-Cham arriva seul chargé de chaînes. Peu de temps après, Van-Kum lui fit ôter ses chaînes, & par le conseil de son fidele ministre Pa-Xo-Hia, l'éleva à la dignité de premier ministre.

Le disciple Tfu-Lu parloit de cet événement avec Confucius, & lui disoit : Le roi Von-Kum força le roi de Lu de faire mourir son frere

Kum-Tsu-Kien , & de lui envoyer chargés de chaînes les ministres Quon-Cham & Chao-Ho qui avoient pris les armes contre lui. Chao-Ho aima mieux mourir que de se voir chargé de chaînes , & s'étrangla. Quon-Cham n'eut pas le courage de mourir pour Kum-Tsu-Kien son prince. Ne peut-on pas dire qu'il a manqué à la piété & à la fidélité qu'il devoit à son prince ?

Confucius lui dit : Le roi Von-Kum a fait rentrer dans l'obéissance tous les rois qui s'étoient soulevés & qui déchiroient l'empire ; il a opéré cette grande & heureuse révolution non par des batailles & les armes à la main , mais par la force de l'équité & de la piété : or il dut & ce projet & son succès au génie

& à l'habileté de ce ministre Quon-Cham. Dites-moi, je vous prie, en qui vous trouvez autant de piété envers sa patrie ? dites-le moi.

21. Mais le ministre Quon-Cham n'a-t-il pas au moins manqué à la piété & à la fidélité qu'il devoit à son prince ? reprit Tfu-Kum. En effet, le roi Von Kum fit mourir son frere Kum-Tfu-Kien. Or le ministre Quon-Cham, non seulement ne meurt pas pour son prince, il devient encore le premier ministre de son meurtrier.

Ignorez-vous, lui dit Confucius, les services que Quon-Cham a rendus à sa patrie ? Ce fut par le moyen de ses conseils & de son habileté que Von-Kum devint le chef des rois, & qu'il obligea le fougueux

roi de Tſou de se soumettre à l'empereur , & qu'il rétablit l'ordre & la paix dans tout l'empire. Depuis cette époque tous les peuples jouissent des fruits de sa piété & de sa sagesse ; car si le ministre Quon-Cham n'eût pas été au monde , on nous verroit , comme les autres nations barbares , porter une touffe de cheveux , qui , du derrière de la tête , nous pendroit sur les épaules , & un habit retroussé du côté gauche.

Quant à ce que vous dites , qu'il n'est pas mort pour son prince , je crois qu'il a bien fait : falloit-il donc qu'il imitât ces petits hommes & ces petites femmes méprisables , qui , pour s'acquérir la réputation d'avoir gardé une inutile fidélité ,

se précipitent dans les canaux & sont ensevelis dans les eaux avec leurs noms ?

22. Kum-Xo-Ven , premier ministre de Guéi , avoit pour intendant un particulier nommé Chuen , homme sage & habile : il proposa au roi de le lui donner pour associé dans le premier ministère ; il l'obtint , & Chuen montoit au palais l'égal de son ancien maître. Kum-Xo-Ven eut après sa mort le titre de *droit , bienfaisant , clairvoyant ou parfait*. Lorsque Confucius l'apprit , il dit : Ce ministre étoit certainement très digne de tous ces titres.

23. Dans une conversation , Confucius parla du mauvais gouvernement de Lim-Kum , roi de Guéi ; il

en parloit en présence de Ki-Kum, premier ministre de Lu, qui lui dit : Si cela est, pourquoi ne perd-il pas son royaume & sa dignité ?

Il ne les perd pas, répondit Confucius, parcequ'il emploie dans l'administration Chum - Xo - Yn pour recevoir les ambassades, Cho-To pour diriger la salle des ancêtres, Van-Sum-Kin pour le ministère de la guerre. Voilà pourquoi il n'est pas dépouillé de son royaume & de son titre de roi.

24. Celui qui promet témérairement tient difficilement ses promesses.

25. Chin-Chim, premier ministre de Cy, projeta une révolte; Kim-Kum, roi de Cy, en fut informé, & chargea Keu-Chi, son

premier ministre, de tuer le traître. Celui-ci en eut quelque soupçon, & tua le ministre & le roi.

Confucius n'a pas plutôt appris cet événement, qu'après s'être préparé par l'abstinence & par le bain, il se rend au palais, & dénonce ce crime à Ngay - Kam, roi de Lu. J'apprends, lui dit-il, que le traître Chin-Chim a porté une main sacrilège sur son prince, & l'a assassiné. Prince, vengez un crime aussi atroce.

Allez en parler à mes trois principaux ministres qui sont chargés de tout ce qui concerne le gouvernement, dit le roi.

Cette réponse déplut à Confucius ; il sortit du palais en disant : Quoique je ne sois plus en charge,

cependant je tiens le premier rang après les premiers préfets ; je ne pouvois par conséquent me dispenser de dénoncer au roi le crime de Chin-Chim. Comment reçoit-il cette dénonciation ? en me disant de la faire à ses trois premiers ministres. Qu'est-ce donc que cela ?

26. Cependant Confucius obéit ; il va chez les trois premiers ministres , leur raconte le fait , les avertit de leur devoir , & les excite à une juste vengeance : mais il reçoit pour toute réponse , que cela n'est ni expédient ni possible.

Confucius leur dit alors : Quoique je ne sois point en charge , cependant comme je tiens le premier rang après les ministres , je n'ai pu me dispenser de déferer ce crime.

27. Le disciple Tfu-Lu demanda à Confucius comment un premier ministre doit servir son roi.

Qu'il ne le trompe jamais , répondit Confucius , mais qu'il l'avertisse courageusement de ses fautes.

28. Le sage approfondit les grandes choses , & l'insensé les petites.

29. Les anciens s'appliquoient à l'étude de la sagesse pour eux-mêmes , & les modernes pour les autres ; les anciens pour connoître la vérité & pour pratiquer la vertu ; les modernes pour acquérir de la célébrité , des honneurs & des richesses.

30. Ki-Pé-Yu , premier ministre de Guéi , avoit très bien reçu Confucius : lorsqu'il fut de retour dans

le royaume de Lu, le ministre envoya savoir de ses nouvelles; Confucius reçut poliment les envoyés, les fit asseoir, & leur dit: Que fait présentement votre maître? Notre maître, répondirent les envoyés, tâche tous les jours de diminuer ses fautes; mais il ne peut arriver à la fin qu'il se propose. Lorsqu'ils furent sortis, Confucius dit: Qu'il est bon & agréable de recevoir de semblables envoyés! qu'il est beau de recevoir ces envoyés!

31. Le sage ne cherche point à régler ce qui n'appartient point à son office.

32. Sur cette sentence de Confucius, Tsum-Tsu cita ce passage du *King*: « Les pensées du sage ne s'é-

« garent point hors des limites de
« sa condition. »

33. Le sage rougit d'en dire plus
qu'il n'en fait.

34. La perfection du sage ren-
ferme trois vertus ; mais jusqu'ici je
n'ai pu en acquérir aucune. Le sage
est pieux sans tristesse , savant sans
erreur, courageux sans foiblesse.

Tsu-Kum , entendant ces réflexions de Confucius , dit : Notre maître , en voulant décrire la perfection du sage , s'est peint fidèlement lui-même.

35. Tsu-Kum avoit l'habitude de comparer entre eux ses disciples , ou les autres hommes , & de les juger : Confucius , après l'avoir écouté , lui dit : Il faut convenir

que mon disciple Tfu-Kum est un illustre & grand disciple de la sagesse ; car j'avoue que je ne m'occupe point à examiner les mœurs & la vie des autres , ayant à peine assez de temps pour m'étudier & me connoître moi-même.

36. Le sage n'est point fâché d'être inconnu aux hommes , mais de ne pas connoître toutes les vérités , & de ne pouvoir acquérir toutes les vertus.

37. Le sage ne présume point qu'un autre veut le tromper , & ne présuppose pas qu'un autre forge des calomnies contre lui ; mais s'il est exposé à l'un ou à l'autre , il l'apperçoit aussitôt par une espece d'intérêt , comme on apperçoit dans un miroir que l'on a devant les yeux

les objets aussitôt qu'ils lui sont exposés.

38. Confucius, en parcourant les différentes provinces de la Chine, rencontra un vieillard qui lui dit : Pourquoi courir ainsi çà & là pour répandre votre doctrine ? pourquoi vous opiniâtrer si fortement à ce projet ? c'est vouloir faire le parleur.

Je n'oserois, lui dit Confucius, entreprendre de faire le parleur, mais je hais un homme opiniâtre dans son sentiment. C'étoit un reproche secret que Confucius faisoit à ce vieillard sur son opiniâreté à mener une vie privée.

39. Ce fameux cheval *Ki* n'a pas été célébré pour sa force, mais pour ses autres qualités. Il en est ainsi du sage.

40. Un particulier disoit à Confucius : Il y a un homme qui me hait, & je ne réponds à sa haine que par du zele ; qu'en pensez-vous ?

Si vous payez la haine par le zele , répondit Confucius , comment paierez-vous la vertu & les bienfaits ? Quant à ce que je pense , le voici. Il faut répondre à la haine par l'équité , à la vertu par la vertu , à l'amour par l'amour, aux bienfaits par les bienfaits.

41. Pour engager son disciple Tsun-Kum à lui faire quelque question , Confucius lui dit : Hélas ! il n'y a personne qui me connoisse.

Pourquoi donc , dit Tsu-Kum , pensez-vous qu'il n'y a personne qui vous connoisse ?

Je mene une vie commune , ré-

pondit Confucius. Si le ciel ne m'accorde pas ses faveurs , je ne murmure point contre le ciel ; si les hommes me rebutent , je ne me plains point des hommes , & je tâche de m'élever à la connoissance des grandes choses par l'étude des petites : de qui dois-je être connu que du ciel ?

42. Le disciple Tsu-Lu étoit préteur d'une ville dans le ressort du premier ministre Ki-Sum. Un particulier nommé Kum-Pé-Léau lui intenta une accusation devant le ministre Ki-Sum.

Tsu-Fo-Kim-Pé , qui étoit aussi premier ministre , en fut indigné : il se rendit chez Confucius , & lui dit : Le ministre Ki-Sum , séduit par les calomnies de Kum-Pé-Léau ,

suspecte son prêteur Tfu-Lu. Les loix ne permettent pas de laisser vivre un pareil calomniateur ; si vous le voulez j'ai encore assez de force pour le tuer & pour exposer son cadavre devant le palais afin de manifester sa calomnie.

43. Confucius lui dit : Toute la vie du sage ne dépend que de la loi du ciel , & c'est la loi du ciel qui détermine le progrès de sa doctrine ou son peu de succès. Que peut le délateur Kum-Pé-Léau contre la loi du ciel & contre mon disciple ?

44. Il y a quatre choses que le sage fuit ; les charges lorsque l'empire est souillé par le vice ; un pays lorsqu'il est dans le trouble ; le public lorsque le prince est indécemment ; la conversation lorsqu'il est inique.

45. Hélas ! dans ces temps malheureux , combien les sages étoient tombés dans l'oubli ! Voilà pourquoi ces sept héros méprisoient les dignités , & menerent une vie privée. Confucius ne dit point quels étoient ces sept sages.

46. Le disciple Tfu-Lu avoit suivi Confucius dans ses voyages : voulant séjourner dans la ville de Xé-Mnen , le garde de la porte lui dit : Qui êtes-vous ? & d'où venez-vous ? Je suis , lui dit Tfu-Lu , de la compagnie de Confucius. N'est-ce pas lui , dit le garde , qui veut faire ce que cependant il sait qu'on ne peut faire ?

47. Confucius , étant dans le royaume de Guéi , jouoit un jour sur le *kim* (instrument de musique) un

air qui exprimoit la tristesse de son ame ; un disciple caché de la sagesse , qui portoit un panier d'osier , l'entendit , & s'écria : Combien de projets ce joueur de *kim* roule dans son esprit !

48. Mais , ajouta-t-il , son opiniâtreté n'est-elle pas digne de mépris ? car il sait très bien qu'il est généralement ignoré , & que personne n'écoute sa doctrine. N'est-il pas temps qu'il renonce à son projet ? Le livre des poésies dit très bien : « Si un voyageur arrive au
« bord d'un fleuve profond , il se
« déshabille & le passe à la nage ;
« s'il n'est pas profond , il le passe
« à pied en relevant un peu ses ha-
« bits ». C'est ainsi que le sage se conduit : il doit voir ce qu'il faut

faire en temps de paix & en temps de guerre.

49. On rapporta ce discours à Confucius, qui dit : On n'est exposé à aucune difficulté lorsqu'on ne s'occupe que de soi-même, comme notre illustre porteur de panier.

50 Tfu-Kum dit un jour à Confucius : On lit au tome 3 , chapitre *yve-mim* des annales de l'empire, que , sous la dynastie des Xam , l'empereur Kao-Tsum-Vu-Tim , après la mort de son pere Si-Au-Yé, passa trois ans entiers dans une chétive cabane sans prendre aucune part aux affaires du gouvernement. Expliquez-moi, je vous prie, ce passage. A qui les ministres obéissoient-ils alors ?

Pourquoi citer en particulier

l'exemple de Kao-Tsum-Vu-Kim ? dit Confucius ; tous les anciens empereurs ont fait la même chose. Autrefois , lorsque l'empereur mourait , tous les magistrats & tous les ministres continuoient leurs fonctions pendant trois ans , & obéissoient au premier ministre de l'empire.

§ 1. Un prince qui aime l'honnêteté gouverne les peuples sans difficulté.

§ 2. Tsu-Lu demanda à Confucius quel étoit celui que l'on pouvoit appeller sage.

Celui qui apporte tous ses soins à bien régler ses mœurs , dit Confucius.

Cela suffit-il ? reprit Tsu-Lu.

Il faut qu'il regle tellement ses

mœurs , répondit Confucius , qu'il procure le repos & la tranquillité des autres.

Ne faut-il rien de plus ? ajouta Tfu-Lu.

Il faut encore , répondit Confucius , qu'il regle si bien ses mœurs , qu'il puisse procurer la tranquillité non seulement d'un royaume , mais encore de tout l'empire. Et sur ce point les très illustres empereurs Y-A O & Chun n'ont pas été sans inquiétude & sans scrupules.

53. Un nommé Yuen-Jam , ancien ami de Confucius , le reçut impoliment les jambes croisées & sans se lever. Il ne faut être paresseux ni dans l'enfance , ni dans l'âge viril , ni lorsqu'on n'est pas encore dans la vieillesse , lui dit Confucius ; &

lui frappant les talons avec son bâton, il ajouta : Cela n'est-il pas hon-
teux ? & il l'obligea de se lever.

54. Un jeune homme du bourg
de Kivé-Tam étoit venu à l'école
de Confucius, qui l'envoyoit tou-
jours recevoir les étrangers : un au-
tre disciple jugea que Confucius a-
voit pour lui une affection particu-
lière, & lui dit : Ce jeune homme
fera sans doute de grands progrès.

De grands progrès ! reprit Con-
fucius ; je le vois toujours prendre
sa place parmi les plus considérables
& marcher avec son maître comme
son égal. Il n'aspire point à faire des
progrès, mais à jouir des préroga-
tives des hommes parfaits ; c'est
pour cela que je le charge de rece-
voir les étrangers afin qu'il apprenne

les regles de l'urbanité & de la modestie.

ARTICLE XV.

Différentes maximes sur les vertus du sage & sur l'art de gouverner.

1. LIM-KUM , roi de Guéi , estimoit beaucoup plus les talents & les qualités militaires que les connoissances & les vertus nécessaires pour bien gouverner. Il demandoit un jour à Confucius comment on rangeoit une armée en bataille.

Confucius lui dit: Je fais un peu ce qui concerne les rites ; mais je n'ai point encore appris ce qui concerne la guerre & les combats. Le lendemain il partit.

2. Il se rendit dans le royaume

de Chim , & y fut réduit à une si grande misere , qu'une partie de ses disciples étoit malade & l'autre exténuée au point de ne pouvoir marcher. Tfu-Lu , le visage enflammé de colere , lui dit : Le sage supporte-t-il donc ce degré de misere ?

Confucius lui répondit : La pauvreté n'altère point la constance du sage , mais elle allume la fureur de l'insensé.

3. Confucius , ayant remarqué que son disciple Tfu-Kum vouloit apprendre trop de choses , lui dit : Mon cher Tfu-Kum , croyez-vous que ce soit par le moyen de l'étude & de la mémoire que j'ai appris ce que je fais ?

Sans doute , reprit Tfu-Kum ; cela n'est-il pas vrai ?

Q d ij

Point du tout, reprit Confucius; je n'ai acquis mes connoissances qu'en m'appliquant à une seule chose; c'est la droiture du cœur.

4. Confucius disoit à Tfu-Lu : Mon cher ! qu'il y a peu de gens aujourd'hui qui connoissent la vertu !

5. L'empereur Chum n'a-t-il pas admirablement gouverné l'empire en paroissant ne rien faire ? Car que faisoit-il ? rien autre chose que d'exprimer par l'honnêteté extérieure de ses mœurs la vertu intérieure de son cœur, & de conserver sur le trône la gravité qui convenoit à la majesté de l'empereur.

6. Tfu-Cham demanda à Confucius comment on pouvoit sans difficulté arriver où l'on vouloit.

Confucius lui répondit : Celui

qui est vrai dans ses discours , droit dans ses actions , n'éprouvera aucune difficulté , soit qu'il aille chez les nations du midi , soit qu'il aille chez les nations du nord , soit enfin qu'il aille chez les nations barbares : au contraire , n'éprouvera-t-il pas toutes les difficultés possibles avec les habitants de la même ville ou du même bourg s'il n'est ni vrai dans ses discours ni droit dans ses actions ?

7. Ainsi lorsque vous êtes en repos , imaginez-vous que vous avez devant les yeux cette véracité & cette droiture. Si vous êtes en voiture , voyez-la sur le timon : par ce moyen vous n'éprouverez aucune difficulté dans quelque lieu que vous alliez.

Tsum-Kum , pour ne jamais ou-

blier cette leçon , la grava sur la ceinture de son habit de cérémonie.

8. Confucius , en parcourant les différentes provinces de la Chine , avoit beaucoup fréquenté deux excellents ministres du royaume de Guéi , nommés Ly-Yn & Pé-Yu : il faisoit ainsi leur éloge : Que le ministre Ly-Yn étoit doué d'un esprit droit ! Tant que le bon gouvernement fut en vigueur , il fut droit comme la fleche ; lorsque le bon gouvernement fut anéanti , il fut encore droit comme la fleche.

Pour Kin-Pé-Yu , tant que le gouvernement fut bon , il remplit une magistrature , & abdiqua lorsque le gouvernement fut corrompu , & mena une vie privée.

9. Ne pas instruire celui qui est capable d'instruction, c'est perdre un homme ; instruire celui qui en est incapable, c'est perdre ses paroles : l'homme prudent ne perd ni un homme ni ses paroles.

10. Un disciple courageux de la sagesse & un véritable sectateur de la piété méprise la vie, si, en la prolongeant, il craint pour sa piété, & meurt avec joie pour s'élever à la perfection.

11. Tfu-Kum demanda à Confucius ce qu'il falloit faire pour acquérir la piété ou la parfaite droiture du cœur.

Confucius lui répondit : Un ouvrier qui veut faire un ouvrage parfait se pourvoit d'abord des instruments nécessaires, & les aigüise :

il en est de même du disciple de la sagesse qui vit dans un royaume. Les hommes doivent être comme les instruments par le moyen desquels il se façonne & s'aiguise ; il faut qu'il se serve de la sagesse des premiers ministres en s'attachant à eux comme disciple , & de la piété des hommes honnêtes en les fréquentant comme amis.

12. Le disciple Yen -Yuen demandoit à Confucius ce qu'il falloit faire pour bien gouverner.

Cinq choses peuvent beaucoup contribuer au bon gouvernement, répondit Confucius 1°. Il faut commencer l'année par le mois d'avril suivant l'usage établi par la famille impériale des Hin. 2°. Il faut que les chars soient construits, comme

sous la dynastie des Xam , de bon bois & sans aucun vain ornement.

3°. Il faut que la couronne royale soit telle qu'elle étoit sous la dynastie des Cheu , ni négligée ni trop ornée. 4°. Il faut chanter la musique parfaite, nommée *Xao-Vu*, qui étoit en usage sous l'empereur Cheu.

5°. Il faut bannir le chant trivial du royaume de Chim & les petits maîtres fanfarons , & qui font les beaux parleurs ; car celui-là est déshonorable & ceux-ci sont dangereux.

13. Celui qui ne pense pas de loin à l'avenir est bien près de la douleur.

14. Hélas ! que peut-on espérer ? je n'ai point encore vu d'homme se porter à la vertu avec autant d'ardeur qu'à la volupté.

15. Tsum-Vem-Chum , premier ministre de notre royaume de Lu , n'étoit pas l'ennemi , & , si l'on peut parler ainsi , le brigand de la dignité. Il savoit que Lien-Hia-Haéi son concitoyen étoit un homme vertueux & sage ; & cependant il n'a jamais proposé au roi de l'élever aux dignités & de l'attirer à sa cour.

16. Si vous êtes sévère pour vous , doux & indulgent pour les autres , vous ne ferez haï de personne.

17. Celui qui en réfléchissant ne se dit pas à lui-même : *Comment ferai-je ceci ou comment ne le ferai-je pas ? comment parviendrai-je à cette chose , ou comment l'éviterai-je ?* quand je le voudrois , comment pourrois-je l'instruire ?

18. Il y a des hommes oisifs qui

s'assemblent & forment des sociétés pour causer ; on n'entend jamais dans leurs conversations rien qui ait trait à l'équité ; tout y est plaisant , facétieux , & ils passent leur vie à donner une tournure ingénieuse à des idées communes pour acquérir la petite réputation de bel esprit. Il est bien difficile que ces faiseurs de phrases entrent dans le chemin de la vertu , ou qu'ils évitent les épines de la vie.

19. L'homme sage fait de la piété la base de sa conduite , de l'honnêteté le principe de ses actions , de la modestie la règle de ses discours , & de la vérité le terme de sa perfection. Peut-on douter qu'il ne soit difficile d'arriver à la perfection du sage ?

20. Le sage n'est point fâché d'être ignoré des hommes, mais de ne pas avancer dans la carrière de la vertu autant qu'il le desire.

21. Le sage a de l'aversion pour ceux qui passent leur vie sans que personne ait jamais parlé ni de leurs talents ni de leur vertu.

22. Le sage se cherche, & l'insensé cherche les autres.

23. La gravité du sage est sans arrogance & sa politesse sans affectation.

24. Le sage n'avance point un homme parcequ'il fait parler, & ne condamne point ce qu'un homme dit parcequ'il parle mal.

25. Le disciple T'su-Kum demanda à Confucius si l'on pouvoit exprimer en un seul mot quelque

maxime que l'on pût pratiquer sans risque pendant toute sa vie.

Sans doute, répondit Confucius, & la voici. Jugez des autres par vous-même ; ne faites point à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît.

26. Confucius disoit : Lorsque je suis dans la société, n'y a-t-il pas des hommes dont je relève les fautes trop sévèrement, & d'autres dont je loue les vertus avec excès ? Mais si de temps en temps il m'arrive de louer les vertus d'un homme avec excès, c'est parceque je lui vois un desir ardent de la perfection, & que je crois qu'il justifiera les louanges que je lui donne. D'un autre côté, comme le peuple d'aujourd'hui a encore les mêmes loix & les

mêmes principes de gouvernement & de conduite qui étoient en vigueur dans les commencements des regnes des Hia , des Xam & des Cheu , comment pourrois - je le louer ou le blâmer avec excès ?

27. J'ai encore vu des historiens qui , dans les choses douteuses , craignoient d'affirmer. J'ai vu des amis qui nourrissoient des chevaux , & qui se faisoient un plaisir de les prêter aux autres. Aujourd'hui les mœurs sont absolument changées.

28. Les paroles d'un discoureur déconcertent quelquefois la vertu des autres , & de légères impatiences font échouer de grandes entreprises.

29. Quoiqu'un homme se soit attiré une haine universelle, cepen-

dant , pour le haïr raisonnablement , il faut examiner ce qu'il y a en lui qui mérite la haine ; & si un homme est généralement aimé , il faut , pour l'aimer raisonnablement , examiner ce qu'il y a en lui qui mérite d'être aimé.

30. C'est l'homme qui étend la doctrine de la sagesse , & non la doctrine de la sagesse qui agrandit l'homme.

31. Ne pas corriger ses fautes c'est en commettre de nouvelles.

32. Je passe presque tous les jours sans manger , & presque toutes les nuits sans dormir , pour approfondir la nature des choses ; je ne retire cependant aucun fruit de ces spéculations : il vaut donc mieux me donner tout entier à la science pratique de la sagesse. E c ij

33. Le disciple de la sagesse ne se propose point dans ses études de parvenir aux dignités pour vivre plus agréablement , mais d'acquérir des vertus pour bien vivre.

Le laboureur ne cultive que pour se procurer de la nourriture ; & s'il survient une année stérile , il n'a pour résultat de son travail que la faim. Le disciple de la sagesse s'applique à l'étude des lettres & des sciences pour acquérir des vertus. Si par hasard il arrive aux charges , sa subsistance devient alors un fruit de son étude. Ce n'est donc point la crainte de la pauvreté , mais la crainte de ne pas avancer dans la vertu , qui inquiète le disciple de la sagesse.

34. Celui qui , par la sagacité de son esprit , a acquis l'art de bien

vivre & de bien gouverner, perdra bientôt ce qu'il a acquis s'il ne le conserve pas par le moyen de la piété. Quand il auroit la piété nécessaire pour le conserver, s'il n'a pas la gravité nécessaire pour gouverner, le peuple cessera bientôt de le respecter ; & quand il réuniroit la piété nécessaire pour conserver ce qu'il a acquis, & la gravité nécessaire pour gouverner, il ne peut être regardé ni comme très bon ni comme parfait s'il manque d'honnêteté pour instruire & pour former les peuples.

35. Un grand homme, capable des plus grandes choses, ne peut être connu que par les petites : au contraire, un petit homme, étant

incapable des grandes, ne peut être connu que par les petites.

36. La piété & la justice sont bien plus nécessaires pour la paix & pour le bonheur des peuples que le feu & l'eau. Nous avons souvent vu périr ceux qui traversoient les eaux ou le feu ; mais on n'a point encore vu périr ceux qui marchent dans le chemin de la piété & de la justice.

37. Le sage défend avec fermeté, mais sans opiniâtreté, la vérité lorsqu'il la connoît.

38. Lorsqu'il s'agit de conserver la droiture du cœur, il ne faut céder à personne, pas même à son maître.

39. Dans le service du roi, le premier objet du sage est son de-

voir; les émoluments de sa place ne vont qu'après.

40. Le sage instruit tout le monde sans acception de personne ni de condition.

41. Ceux qui different par le cœur & par l'esprit, ne peuvent bien délibérer ensemble.

42. Un diplôme d'ambassade doit exposer clairement l'intention de celui qui l'envoie, & rien de plus.

43. Autrefois on prenoit pour président de la musique un aveugle, parcequ'il distinguoit beaucoup plus finement les sons & les accords. Miem, qui étoit aveugle & président de la musique, vint rendre visite à Confucius : lorsqu'il fut au pied de l'escalier, Confucius lui dit,

Ici commencent les degrés ; lorsqu'il fut entré dans la salle il lui dit, Voici les sieges ; lorsque tout le monde fut assis , il lui nomma tous ceux qui composoient l'assemblée.

Lorsque le président de la musique fut sorti , Tfu-Chun dit à Confucius : La grande & vigilante humanité avec laquelle vous avez traité ce président ne contient-elle point quelque instruction ?

La voici , répondit Confucius. Autrefois un aveugle avoit un compagnon qui le conduisoit : ce que j'ai fait pour ce président n'est rien autre chose que ce que devrait faire son compagnon s'il en avoit un.

ARTICLE XVI.

Obligation de détourner les rois de toute guerre injuste. Dangers & malheurs d'un mauvais gouvernement. Trois sortes d'amis utiles & trois sortes d'amis dangereux. De quoi le sage doit se garantir, & à quoi il doit penser. Comment Confucius instruisoit son fils.

1. LES trois premiers ministres du royaume de Lu, au mépris de l'autorité du roi, partagerent le royaume en quatre départements dont ils s'arrogerent l'administration. Mem-Sum en eut une, Xo-Sum une autre, & Ki-Sum deux. Le prince de Chuen-Yn, qui ne

possédoit qu'un petit royaume feudataire de vingt ou trente stades, étoit le seul qui rendît fidèlement hommage au roi de Lu. Le ministre Ki-Sum forma le projet de l'attaquer & d'envahir son petit état.

Gien-Yeu & Ki-Lu, deux disciples de Confucius, remplissoient chacun une magistrature inférieure sous le ministre Ki-Sum. Ils vinrent voir Confucius, & lui firent part du projet de Ki-Sum.

Confucius, persuadé que Gien-Yeu avoit favorisé la cupidité du ministre plus que son collègue, lui adressa la parole, & lui dit : Gien-Yeu, n'est-ce pas à vous qu'il faut imputer cette guerre ? Les premiers empereurs de la famille de Cheu donnerent le royaume de Chuen-

Yn aux descendants du roi Fohi , & les créèrent seigneurs de la montagne *Tsum-Mum* , au pied de laquelle ce royaume est situé. D'ailleurs ce petit royaume est renfermé dans notre royaume de Lu , & lui a rendu exactement hommage , & sa fidélité a été inviolable ; enfin il n'est point renfermé dans les limites du département de Ki , & il forme un état particulier & héréditaire : peut-on l'envahir avec quelque apparence de raison ou de justice ?

2. Gien-Yeu répondit : Nous ne le souhaitons pas ; mais notre ministre le veut absolument.

Mon cher , reprit Confucius , Cheu-Gin , cet ancien historien , a très bien dit , *que celui qui peut montrer ses forces dans un office ,*

s'approche, & qu'il le remplisse ; mais s'il ne le peut pas, qu'il y renonce & qu'il se retire. En effet, si le conducteur d'un aveugle ne peut le retenir lorsqu'il tombe, ni le relever lorsqu'il est tombé, à quoi peut lui servir sa compagnie ? Quant à ce que vous assurez que ni vous ni Ki-Lu ne desirez que Ki fasse la guerre, dites-moi, je vous prie, si un léopard, un tigre, ou une licorne sort du parc royal, ou si une tortue précieuse, renfermée dans une armoire, contracte de la moisissure, à qui croyez-vous qu'on doit en imputer la faute ?

3. Mais, dit Gien-Yeu, ce n'est pas sans raison que notre ministre Ki médite la conquête du royaume de Chuen-Yn ; sa puissance aug-

mente tous les jours , & il est très voisin de la capitale ; s'il ne s'en occupe pas aujourd'hui , la modération pourroit être funeste à ses successeurs.

Mon cher , reprit Confucius avec vivacité , mon cher , le sage a en horreur non seulement celui qui ose avouer ouvertement une cupidité vicieuse , mais encore celui qui cherche à la voiler sous des prétextes spécieux. J'ai souvent entendu dire que ce n'est pas le petit nombre des sujets, mais l'ambition, qui faisoit le malheur des princes , & qu'ils ont moins à craindre la pauvreté de leur royaume que la dissension. On n'a point à craindre la pauvreté lorsque l'on a banni l'ambition ; & le peuple est toujours

nombreux où regne la concorde : alors un prince n'a rien à craindre.

4. Votre ministre se conduit mal, voilà pourquoi les peuples de Chuen-Yn ne veulent pas se soumettre à lui. Pour les engager à une soumission volontaire, il faut bien régler les mœurs & établir un gouvernement sage ; lorsqu'ils se seront soumis volontairement, il faut leur procurer une vie tranquille. Appliquez vous-mêmes ces principes, vous Gien-Yeu & Ki-Lu, qui êtes du conseil du ministre Ki. Les peuples ne se soumettent point d'eux-mêmes, & votre vertu ne peut les engager à se soumettre. Le royaume divisé en quatre parties se précipite vers la ruine sans que vous puissiez le soutenir ; vous projetez au contraire

de prendre les armes & d'allumer la guerre dans le sein du royaume ; je crains bien que la cause du mal qu'il appréhende ne soit pas dans le royaume de Chuen-Yn , mais dans l'intérieur même de sa maison.

5. Tant que la sagesse du gouvernement est en vigueur dans l'empire , ajouta Confucius , c'est l'empereur qui prescrit les rites , regle la musique & décide de la guerre ; lorsque le gouvernement s'affoiblit , les rois usurpent l'autorité de l'empereur , & reglent les rites , la musique & la guerre ; mais lorsque les ministres usurpent l'autorité des rois , comme ceux-ci ont usurpé l'autorité de l'empereur , il est rare qu'une famille conserve son royaume pendant dix générations. Lors-

que les premiers ministres usurpent l'autorité du roi & décident des rites , de la musique & de la guerre , alors les sous-ministres de ces usurpateurs s'arrogent l'autorité des premiers ministres. Voilà pourquoi il est rare que ces ministres occupent pendant cinq générations le trône qu'ils ont usurpé. Enfin il est rare que les sous-ministres , qui se sont arrogé l'autorité des premiers ministres , se maintiennent dans l'administration pendant trois générations.

6. Enfin , dit Confucius , lorsqu'un gouvernement sage fleurit dans l'empire , la puissance des loix & des préceptes ne dépend pas des ministres ; & les peuples soumis à un gouvernement sage n'osent ni

blâmer, ni décider, ni délibérer.

7. Après la mort du roi Ven-Kum, son fils Tfu-Ché fut tué par Siven-Kum qui usurpa le royaume. Depuis son usurpation, sa famille possède le trône; & c'est aujourd'hui la cinquième génération qui regne, tout allant de mal en pis: en sorte que tout le gouvernement passe peu à peu entre les mains des premiers ministres depuis Ki-Vu jusqu'à Ki-Von qui forme la quatrième génération. Mais comme l'autorité usurpée par les premiers ministres ne porte pas à la cinquième génération, l'autorité de Ki-Von est sur son déclin, & touche à sa fin.

8. Confucius disoit: Il y a trois sortes d'amis qui sont utiles, & trois

sortes qui sont nuisibles : les amis droits , les amis sinceres , les amis savants , nous sont utiles pour rectifier ce qu'il y a de défectueux en nous , pour en bannir la fausseté , pour dissiper notre ignorance ; les amis pervers , les amis faux , les amis discoureurs , sont nuisibles , parcequ'en les fréquentant on est exposé à imiter leur perversité , leur fausseté , leur babil.

9. Il y a trois choses qu'il est avantageux d'aimer , & trois choses qu'il est dangereux d'aimer.

L'honnêteté des rites & l'accord de la musique , l'estime & les louanges des hommes de bien , la société & la fréquentation d'amis sages , voilà les trois choses qu'il est utile & avantageux d'aimer.

Au contraire , il est dangereux d'aimer l'ostentation & la volupté , l'oïveté & les promenades , les festins & les spectacles.

10. Un jeune homme ou un inférieur qui est en présence d'un homme qui est vénérable pour son âge ou pour sa dignité, peut commettre trois sortes de fautes à son égard : 1°. s'il parle sans être interrogé, on le juge inconsideré & indiscret ; 2°. si lorsqu'on l'interroge il ne répond pas, on le croit dissimulé ; 3°. s'il parle au hasard & sans avoir examiné par la physionomie ce que pensoient les autres, il est censé aveugle.

11. Il y a trois choses que le disciple de la sagesse doit éviter ; la luxure dans l'adolescence, parceque

le sang & les esprits n'ont point encore acquis leur consistance & leur état de stabilité; la colere dans la jeunesse, parceque le sang & les esprits sont dans leur état naturel de force & de stabilité; l'avarice dans la vieillesse, parceque le sang & les esprits sont dans un état de foiblesse.

En effet, ajoute l'interprete, la luxure détruit la santé, la colere attire des malheurs, l'avarice abrege la vie.

12. Il y a trois choses que le sage révere : il révere la loi du ciel; il révere les hommes illustres; il révere les paroles des sages : l'insensé, au contraire, ignorant la loi du ciel, ne la révere pas; ne réverant pas la loi du ciel qu'il ignore, il

méprise les hommes illustres & ridiculise les discours des sages.

13. Il y a beaucoup de différence dans l'esprit des hommes, & l'on pourroit les partager en différentes classes. Je mets dans la premiere ceux qui sont si heureusement nés, qu'ils possèdent les sciences presque sans étude; on peut mettre dans la seconde ceux qui les acquièrent sans étudier beaucoup; dans la troisieme ceux qui les acquièrent, mais lentement, & avec beaucoup d'étude; enfin on pourroit placer dans la derniere classe, & dans la classe du bas peuple, ceux qui, nés avec peu de disposition pour apprendre, négligent cependant de s'instruire.

14. Il y a neuf choses auxquelles

le sage s'applique sans relâche : à voir distinctement ce qu'il regarde ; à bien entendre ce qu'il écoute ; à présenter un visage affable ; à être modeste dans toutes ses manières ; à être vrai dans tous ses discours ; à conduire bien les affaires ; à s'informer lorsqu'il doute ; à contester sans faire du tort ; à être équitable lorsqu'il devient riche.

15. Un ancien proverbe dit : *Il faut regarder l'homme de bien comme un modèle que l'on ne peut égaler, & le méchant comme un bouillon brûlant auquel on n'ose toucher.*

J'ai vu, ajoutoit Confucius, des hommes qui se conduisoient ainsi, & c'est pour cela que j'ai appris ce proverbe.

16. Un autre proverbe, ajoutoit-il, dit : *Lorsque le sage n'est que particulier, il s'applique à bien régler son esprit afin de consacrer à l'utilité publique les progrès qu'il aura faits dans l'art de bien vivre & de bien gouverner s'il occupe un emploi public.*

J'ai aussi appris ce proverbe, disoit Confucius ; mais je n'ai point vu d'hommes qui le pratiquassent.

17. Kim-Kum, roi de Cy, nourrissoit quatre mille chevaux pour traîner quatre mille chars à la guerre, disoit Confucius ; & cependant les peuples ne trouverent en lui aucune vertu qui méritât leurs louanges ; mais ils publièrent celles de Pé-Y & de Xo-Cy ses freres , qui , après avoir refusé le sceptre l'un &

l'autre , sont morts dans la pauvreté & dans la misère au pied du mont *Xeu-Yam*.

N'est-ce point ce qu'une ode du livre des poésies indique , en disant : « Certainement ce ne sont pas
« les richesses , mais bien d'autres
« choses, que les hommes louent. »

18. Le disciple Chin - Kum , croyant que Confucius donnoit à son fils des instructions particulières , demanda à ce fils nommé Pé-Yn si en effet son pere ne lui enseignoit point quelques principes particuliers. Point du tout , répondit Pé-Yn. Un jour qu'il étoit seul dans la salle , je passai promptement devant dans l'espérance qu'il m'appelleroit ; il m'appella en effet , & me dit : Avez-vous appris le livre des

poésies ? Pas encore , mon pere. Si vous ne l'apprenez pas , me dit-il , vous ne saurez jamais bien l'art de bien parler. Je le quittai , & je fis tous mes efforts pour apprendre le livre des poésies.

19. Un autre jour il étoit encore seul , & je passai devant la salle où il se reposoit ; il m'appella , & me demanda si je savois le livre des rites. Je lui répondis que non. Il me dit : Si vous ne l'apprenez pas , vous n'acquerrez jamais la science & les moyens de vous fixer dans la vertu.

Voilà toutes les leçons particulières que j'ai reçues de mon pere.

Chin-Kum, charmé de ces éclaircissements , le quitta en disant : Que je suis heureux ! je n'ai demandé qu'une seule chose , & j'en

ai appris trois ; 1°. que l'étude du livre des poésies est nécessaire pour acquérir l'art de bien parler ; 2°. que l'étude du livre des rites est nécessaire pour pouvoir s'affermir dans la vertu ; 3°. qu'un sage renonce à toute affection particulière lorsqu'il instruit son fils , & que son enseignement est le même pour tous les hommes.

20. Confucius , rappelant un ancien rite , disoit : Le nom de l'épouse du roi est sujet à beaucoup de variations ; le roi l'appelle son épouse ; elle ne se donne à elle-même que le nom d'une jeune femme ignorante ; les citoyens du royaume l'appellent reine ; hors de sa patrie , dans les autres royaumes on l'appelle une petite reine de peu de vertu ; enfin

les habitants des royaumes étrangers la nomment reine.

ARTICLE XVII.

Jugement de Confucius sur quelques ministres soulevés contre leurs maîtres Cinq vertus nécessaires dans un prince. Six belles maximes & leurs six défauts Louange & utilité du livre des poésies. Deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Différents genres d'hommes odieux ou méprisable.

1. YAM-HO , sous-préfet de Ki-Von premier ministre du royaume de Lu , s'étoit révolté contre lui , & l'ayant vaincu & enfermé dans une prison , s'étoit emparé du gouver-

nement. Comme il savoit que Confucius étoit un personnage d'une grande considération, il desiroit ardemment qu'il vînt le voir; mais Confucius s'y refusa. Yam-Ho, pour obliger honnêtement Confucius à le venir voir, lui envoya en présent un petit cochon rôti. Les loix de l'urbanité exigeoient une visite de remerciement : pour s'en acquitter, Confucius prit le temps où Yam-Ho étoit absent; mais il le rencontra en revenant.

2. Yam-Ho le pria de s'approcher. Je voudrois vous parler, lui dit-il, & vous faire une question; savoir, si un homme qui possède un trésor précieux de science & de vertu ne le communique point, & voit avec indifférence sa patrie entraî-

née vers la perte, peut-on dire qu'il ait de la piété pour la patrie ?

Non, répondit Confucius.

Mais, ajouta Yam-Ho en souriant, si celui qui aspire au gouvernement laisse échapper une occasion favorable pour y arriver, peut-on dire qu'il est prudent ?

Non, répondit encore Confucius.

Yam-Ho dit en riant à Confucius : Les jours & les mois passent avec rapidité, & les années ne sont pas en notre pouvoir ; pourquoi donc ne vous hâtez-vous pas de remplir une charge ?

Vous avez raison, dit Confucius, je ne tarderai pas à y entrer.

3. Tous les hommes naissent avec une nature fort semblable,

G g iij

mais qui devient fort différente par l'habitude de la vertu ou du vice.

4. Il y a deux sortes d'hommes que les exemples & les enseignements ne changent point, les hommes élevés au plus haut degré de lumière, & les hommes ensevelis dans la plus grossière ignorance.

5. Confucius, arrivant à la ville de Vu-Chim, entendit par-tout des chants & des instruments de musique, parceque Tfu-Lu son disciple en étoit préfet, & veilloit à ce que le peuple fût bien instruit dans la science des rites & dans l'art de la musique : charmé de l'espece de concert général que formoient les voix & les instruments, il dit avec un sourire gracieux à Tfu-Lu : Mon cher, pourquoi employer le grand

art de gouverner pour une si petite ville? n'est-ce pas couper le cou d'une poule avec le grand couteau dont on égorge un bœuf?

Maître, lui dit Tfu-Lu, voici ce que j'ai appris de vous: Si un préfet aime les préceptes de la sagesse & les règles de la bonne conduite, il aime son peuple & le juge par lui-même. Si le peuple aime les règles de la sagesse & de la bonne conduite, il aime son préfet, & se laisse gouverner facilement.

Confucius adressant alors la parole à ses disciples, leur dit: Mon cher Tfu-Lu a raison, il a très bien répondu, & je ne prétendois que faire une plaisanterie lorsque je lui ai dit que pour couper le cou d'une poule il ne falloit pas le couteau qui égorge un bœuf.

6. Ki-Von, premier ministre de Lu, avoit un sous-préfet nommé Xun-Xan-Si-Fao qui commandoit dans la ville de Pi sa capitale : le sous-préfet se révolta contre Ki-Von, le vainquit & l'enferma dans une prison. Ce sous-préfet, devenu maître de la ville de Pi, invita Confucius à le venir voir, & Confucius ne s'y refusoit pas trop, parceque le sous-préfet ne s'étoit point révolté contre le roi, mais contre un ministre infidèle.

Tsu-Lu n'approuvoit pas cette condescendance, & dit à Confucius : Si vous allez visiter ce séditieux, quel moyen y aura-t-il de répandre & de persuader votre doctrine ?

Croyez - vous , répondit Con-

fucius, que celui qui me presse ainsi de l'aller voir ne se propose pas quelque fin en m'invitant ? S'il veut m'employer dans le gouvernement, peut-être pourrai-je rétablir dans le royaume les loix & les rites presque abrogés, changer la face du royaume, le réformer, & faire en sorte que l'empire des Cheu, qui fut si florissant dans l'occident sous ses premiers empereurs, semble transporté dans l'orient.

Au reste, Confucius ne se rendit point à l'invitation de Xan-Si, qui, ayant été défait par l'armée de Ki, s'enfuit dans le royaume de Cy.

7. Tfu-Cham dit à Confucius : Que faut-il dans un prince pour que l'on puisse dire qu'il a une vraie piété, c'est-à-dire une parfaite droiture de cœur ?

Je crois , répondit Confucius , qu'il doit pratiquer dans l'administration les cinq vertus d'un empereur.

Et quelles sont ces cinq vertus ?

Ce sont , dit Confucius , la dignité , la bénignité , la vérité , l'exactitude & la libéralité. Si le prince a de la dignité , tout le monde le respectera , & il n'y aura personne qui ose le mépriser ; s'il a de la bénignité , il s'attirera l'amour & la bienveillance ; s'il a de la vérité , on aura en lui une confiance entière & générale ; s'il est exact , on observera fidèlement les rites ; s'il est libéral , il pourra sans peine commander à tous.

8. Le royaume de Cim étoit dans un désordre affreux ; le roi étoit

fans autorité, & toute l'administration étoit entre les mains de six premiers ministres. Il s'éleva des séditions, & la guerre civile s'alluma. Pendant que Kao-Kieu, un de ces ministres, attaquoit Fan-Chum-Kieu un de ses collègues, Pié-Hié, sous-préfet de Kao-Kieu, se révolta, & s'empara de la ville de Chum-Mem. Il envoya prier Confucius de venir le voir. Confucius vouloit y aller.

Tsu-I u lui dit : Maître, voici ce que je vous ai entendu dire autrefois : *Le sage n'a point de société avec le scélérat.* Or ce sous-préfet Pié-Hié a pris les armes contre son maître, & ajoute continuellement de nouveaux crimes au premier. Si vous vous rendez à son invitation,

ne ferez-vous pas en contradiction avec vous-même , & ne vous rendrez-vous pas complice des crimes de ce sous-préfet ?

Je ne méconnois pas ce que je vous ai dit , répondit Confucius : mais ne dit-on pas d'une chose très dure , vous avez beau la froter , vous ne l'userez pas ; & d'une chose très blanche , vous avez beau la noircir , vous ne la teindrez pas ? Croyez-vous que je veuille ressembler à ces calebasses dont le goût est amer , & qui ne sont bonnes qu'à être exposées dans une chambre sans être d'aucun usage pour la nourriture ?

9. Tfu-Lu s'occupoit beaucoup plus de l'art militaire que de l'étude de la sagesse : Confucius lui parla

ainsi : Mon cher Tfu-Lu, connoissez-vous six défauts consignés dans six belles manieres ? Non, dit Tfu-Lu en se levant. Asseyez-vous, reprit Confucius, & je vais vous les expliquer. 1°. Quand on aime la vertu sans aimer la science de la vertu, on tombe dans un aveugle abrutissement. 2°. Quand on aime la prudence sans aimer la science de la prudence, on sort de l'ordre & de la regle sans le vouloir & sans s'en appercevoir. 3°. Quand on aime la vérité sans aimer la science de la vérité, on est d'une opiniâtré funeste. 4°. Quand on aime la droiture sans aimer la science de la droiture, on est étourdi & inconsideré. 5°. Quand on aime le courage sans aimer la science du cou-

H h

rage, on est turbulent & séditieux.

6°. Quand on aime la constance sans aimer la science de la constance, on est fastueusement présomptueux.

10. Mes disciples, pourquoi n'apprenez-vous pas le livre des poésies ? Ce livre, par les exemples du bien & du mal, peut porter le lecteur à l'amour de la vertu & à la haine du vice ; par les louanges & par le blâme engager à examiner son propre cœur ; par les loix de l'amitié conduire à une honnête familiarité dans les sociétés humaines ; par les sentiments de tristesse & de colere l'animer contre les fautes des autres, & lui faire faire des efforts pour les corriger. Il contient de plus la maniere de servir ses pa-

rents & le prince, & enfin les noms d'une grande quantité d'oiseaux, d'animaux, de plantes & d'arbres dont la connoissance peut être utile dans l'étude des sciences.

11. Savez-vous les deux chapitres du livre des poésies, qui ont pour titre *Cheu-van & Chao-van*? Quiconque ne fait pas ces deux chapitres est, dans le gouvernement de sa maison ou dans l'administration du royaume, comme un homme qui est au pied d'un mont élevé, & qui ne peut ni rien appercevoir ni avancer d'un pas (1).

(1) Ces deux chapitres traitent principalement de la manière de régler ses mœurs & sa famille. On y raconte les vertus de Tay-Fu, épouse de Ven-Van, dont

H h ij

12. Les empereurs instituerent les rites pour conserver l'honnêteté des mœurs, & crurent que pour exprimer les sentiments de vénération que l'on avoit dans le cœur, il falloit offrir des présents de soie & de prix. Si donc on n'a pas cette vénération dans le cœur, ces présents de soie & d'un grand prix, que l'on annonce avec appareil en disant, les rites! les rites! ne doivent-ils pas plutôt s'appeller les vains spectacles du faste?

Ensuite les empereurs établirent la musique afin d'inspirer aux peuples un esprit de paix & de concorde par le moyen des accords des voix

l'exemple rétablit l'ordre dans les maisons de tous les préfets des provinces du midi.

& des instruments : mais si cette concorde ne regne pas dans les esprits, ces tambours, ces cymbales, &c. que l'on appelle la musique, ne méritent-ils pas plutôt le nom de vains instruments de bruit & de son ?

13. Celui qui veut paroître à l'intérieur grave & constant, s'il est intérieurement inconstant & léger, n'est-il pas semblable à ces petits hommes qui percent la nuit les murs de la maison voisine, & qui les traversent pour aller commettre leurs larcins, & qui le jour ont une fausse apparence d'honnêteté sur leur visage ?

14. Il y a une certaine espèce d'hommes que l'on appelle l'honneur & la règle de la patrie, parce-

qu'ils ont le masque de la vertu & de la sagacité ; cependant ils sont en effet l'opprobre & la perte de la vertu.

15. Celui qui voit une maxime ou un précepte de la sagesse , & qui , sans l'avoir médité quelque temps dans son cœur , le répète aussitôt , ressemble au voyageur qui redit à tous ceux qu'il rencontre les propos qu'il a entendus sur la route. N'est-ce pas jeter pour ainsi dire la sagesse à la tête ou dans les rues comme on jette les choses viles ?

16. Comment cette espèce de petits hommes vils qui cherchent leur intérêt & non celui du public , peuvent-ils servir le roi ? Lorsqu'ils n'ont pas encore obtenu la dignité à laquelle ils aspirent , ils ne crai-

gnent qu'une chose, c'est de ne pas l'obtenir ; & lorsqu'ils l'ont obtenue, ils ne craignent qu'une chose, c'est de la perdre ; n'ayant point d'autre crainte que de perdre leur dignité, il n'y a point de crime qu'ils ne commettent pour la conserver.

17. Les hommes avoient autrefois trois sortes de craintes & de tristesses dont on n'apperçoit pas même de traces aujourd'hui dans beaucoup de personnes. Autrefois les hommes fastueux ne se permettoient que d'outre-passer un peu les bornes d'une modestie économe ; aujourd'hui les hommes fastueux violent sans hésiter toutes les loix de la justice & de l'honnêteté. Autrefois les hommes austères ne portoient dans la société qu'un vi-

sage froid & rebutant, aujourd'hui les hommes sévères ont non seulement l'abord & le maintien sévère & rebutant, mais encore ils sont contredisants, haineux, emportés. Autrefois les ignorants étoient francs & droits, aujourd'hui les ignorants sont faux & pervers.

18. Je n'ai guere vu de flatteurs qui eussent de la piété.

19. Confucius disoit : Quoique le mélange du violet & du rouge semble plaire à la vue plus que le rouge seul, cependant je hais beaucoup ce mélange, parcequ'il ôte au rouge sa perfection. Pareillement, quoique le chant lascif du royaume de Chin semble affecter l'oreille plus agréablement que la musique simple, cependant je le hais beau-

coup , parcequ'il confond les loix essentielles de la musique pure & chaste ; je hais de même , & beaucoup plus encore, ces sophistes discoureurs qui pervertissent les familles & les états en déguisant leurs dangereuses opinions dans des phrases artificieusement compassées.

20. Confucius , ayant remarqué que ses disciples étoient beaucoup plus avides d'apprendre qu'appliqués à bien vivre , leur déclara que désormais il ne parleroit plus.

Mais , lui dit Tfu-Kum , si vous , qui êtes notre maître , cessez de parler , nous qui sommes vos disciples , de qui apprendrons-nous les principes & les regles pour bien vivre que nous devons transmettre à la postérité ?

Ne voyez-vous pas le ciel ? répondit Confucius ; est-ce donc que le ciel ne vous parle pas ? Vous voyez les quatre saisons se succéder régulièrement & invariablement ; vous voyez une succession non interrompue & régulière de toutes les productions ; pouvez-vous dire que le ciel ne parle pas ? Eh bien ! voilà comment je vous instruirai par des actions & non par des paroles.

21. Un nommé Iu-Poi , habitant du royaume de Lu , étant disciple de Confucius , l'avoit offensé , & renonça aux lettres. Quelque temps après il desira de voir Confucius , & se rendit à sa maison. Confucius lui fit dire qu'il étoit malade & qu'il ne pouvoit lui parler , & sur-le-champ il se mit à jouer de la harpe

& à chanter avec force afin de faire connoître à lu-Poi qu'il n'étoit point malade, mais qu'il ne vouloit pas lui parler qu'il ne reconnût & ne réparât sa faute.

2 .. Un jour le disciple Tsay-Ngo parla ainsi à Confucius : Par un ancien usage il faut que le deuil pour le pere & pour la mere dure trois ans ; ne suffiroit-il pas qu'il fût seulement de deux ans ? En effet , le sage qui est en deuil pendant trois ans ne s'exerce point à l'observation des rites , & les oublie : ne s'exerçant point à la musique , il l'oublie aussi. Tous les ans , lorsque les anciens fruits cessent , on en voit de nouveaux , & aussi tout se renouvelle tous les ans. Il paroît donc qu'un an suffit pour le deuil.

Confucius lui dit : Pendant les trois ans de deuil on ne mange que des légumes insipides & du riz de la moindre qualité ; on ne boit que de l'eau & l'on n'est vêtu que de toile de chanvre. Si le deuil ne dure qu'une année, un fils , après la mort de son pere , pourra donc se nourrir délicatement & se vêtir magnifiquement. Pourriez - vous vous conduire ainsi avec un esprit tranquille & sans remords ?

Sans doute , reprit Tsay-Ngo.

Eh bien ! dit Confucius , si après un an de deuil vous pouvez vivre délicatement & vous vêtir magnifiquement , faites-le ; mais lorsqu'un homme sage porte le deuil de son pere & de sa mere , il a dans le cœur une douleur & une tristesse si pro-

fonde , qu'il ne trouve ni goût dans les aliments , ni agrément dans la musique , ni plaisir dans l'usage des commodités de son appartement. Voilà pourquoi , après un an de deuil , il ne reprend point des habits agréables & sa nourriture ordinaire. Quant à vous , si vous pouvez sans remords reprendre votre vie ordinaire au bout d'un an de deuil , je vous le permets.

Tsay-Ngo sortit , & Confucius craignant que ses disciples ne prissent pour une approbation du sentiment de Tsay - Ngo ce qu'il n'avoit dit que pour le condamner , ajouta : Certainement ce Tsay-Ngo vient bien de prouver qu'il n'a aucune piété pour ses parents. Ce n'est qu'au bout de trois ans que

l'enfant commence à marcher , & qu'il exempt pour ainsi dire ses parents de l'obligation de le porter. C'est pour reconnoître ce bienfait de trois ans que les rites ont prescrit dans tout l'empire un deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Tlay-Ngo seroit-il donc le seul qui n'eût pas reçu ce bienfait de l'amour paternel , pour être dispensé du deuil de trois ans ?

23. Il est bien difficile que celui qui, pendant tout le jour , ne pense qu'à se rassasier d'aliments agréables, fasse des progrès dans la vertu. Avez-vous vu des joueurs d'osselets ou de dames ? ils ne sont occupés que de leur divertissement ; eh bien ! je les estime davantage que les gourmands oisifs.

24. Tfu-Lu, qui prisoit beaucoup le courage martial, demandoit à Confucius si le sage estimoit beaucoup le courage.

Confucius lui répondit : L'équité est ce que le sage estime le plus : car si un magistrat n'a que du courage sans équité, il excite sûrement du trouble & du tumulte ; & si le simple citoyen n'a que du courage & qu'il manque d'équité, il se porte facilement au vol & au brigandage.

25. Tfu-Kum demanda à Confucius si le sage haïssoit les autres.

Il y a quatre especes d'hommes que le sage hait, répondit Confucius ; 1°. les méchants qui publient les fautes & les défauts des autres ; 2°. les hommes vils qui médisent des princes & qui cherchent à les

blâmer ; 3°. les hommes forts qui n'ont point d'humanité ; 4° les audacieux qui entreprennent tout inconsidérément & par une impétuosité aveugle. Y a-t-il quelques autres hommes que vous haïssez ?

Oui , reprit Tfu-Kum , il y a trois sortes d'hommes que je hais ; les ignorants qui veulent paroître savants ; les arrogants qui font les courageux ; les détracteurs qui prétendent se faire passer pour des hommes justes, droits & sinceres.

26. Une des choses les plus difficiles est de gouverner des femmes & des domestiques. Si vous les traitez avec trop de bonté , ils sortent des bornes de la subordination ; si vous êtes un peu trop sévère , ils se plaignent & s'irritent.

27. Celui qui à quarante ans mène une vie odieuse à tout le monde, persistera jusqu'à la mort dans ce genre de vie, & ne changera que difficilement de mœurs.

ARTICLE XVIII.

Eloges de quelques princes & de quelques ministres anciens. Les agréments des femmes, funestes au bon gouvernement. Actions de quelques sages qui menoient une vie obscure. Préfets de la musique dans les repas. Quelques regles pour le bon gouvernement.

1. L'EMPEREUR Cheu gouvernoit mal. Son frere Tfu, roi d'un petit royaume, l'avertissoit souvent, mais en vain, de son devoir;

il craignit que les rois ne se révoltassent, & que la famille impériale ne pérît dans la révolution qu'il prévoyoit. Il abandonna son pays, & se retira, afin qu'il subsistât quelqu'un pour rendre à ses ancêtres le culte prescrit par les rites.

L'oncle de l'empereur avertissoit aussi son neveu, mais avec encore moins de succès, car il fut mis en prison, & feignit d'être fou pour conserver sa vie : enfin un autre oncle du roi lui fit publiquement des remontrances pour l'engager à changer de conduite ; Cheu le fit assassiner.

Confucius, en racontant ce fait, disoit : Il y a eu dans la famille de Xam trois héros illustres par leur piété envers leur patrie.

2. Lieu-Hia-Haéi étoit un sage, préfet des prisons , qui perdit trois fois sa charge. Un particulier lui disoit en raillant : Seigneur , vous avez bien du malheur ; ne vaudroit-il pas mieux passer dans un autre royaume ?

Le préfet disgracié lui répondit : J'ai souvent perdu mon office parceque je servois le roi en suivant les regles de la justice ; si je suis déterminé invariablement à ne m'écarter jamais des principes de la justice , dites-moi , je vous prie , où je ne serai pas exposé à perdre trois fois mon office ; & si je veux , en servant le roi , suivre la voie de l'injustice , qu'est-il besoin que j'abandonne ma patrie & que je sorte du royaume ?

3. Confucius étoit arrivé dans le royaume de Cy ; Kim-Kum, qui en étoit roi, connoissant sa sagesse, consulta son premier ministre sur la maniere dont il le recevrait. Il y a, lui dit-il, dans le royaume de Lu trois premiers ministres ; le premier & le plus illustre est Ki-Sun ; le roi de Lu le traite très honorablement, même un peu trop : si je traite Confucius comme Ki-Sun, je tomberai dans le même excès. L'autre ministre est Mem-Sun, que le roi traite beaucoup moins honorablement : si je traite Confucius comme ce dernier, je ne lui rendrai pas assez : il faut donc prendre un milieu entre les honneurs que reçoit Ki & ceux que reçoit Mem-Sun. Au reste, ajouta-t-il sur-le-champ, je deviens vieux,

mes forces diminuent ; je ne suis plus en état de suivre cette discipline austere dont Confucius fait profession , & qu'il vient nous enseigner ; ainsi ce n'est pas la peine de délibérer sur la maniere de le recevoir. Confucius, informé des sentiments du roi, quitta le royaume de Cy , parcequ'il vit qu'il y enseigneroit inutilement sa doctrine, & non parcequ'on ne l'y recevoit pas assez honorablement.

4. Tim-Kum , roi de Lu , avoit donné à Confucius la charge de premier président de la justice & de premier ministre des conseils : la sagesse de son administration rétablit l'ordre dans le royaume de Lu , & le fit absolument changer de face dans trois mois.

Le roi de Cy craignit les effets de ce sage gouvernement , & la puissance à laquelle il avoit subitement élevé le royaume de Lu ; il envoya en présent au roi de Lu quatre-vingts belles filles richement parées , & qui excelloient dans la danse , le chant & le jeu de tous les instruments de musique , afin qu'elles inspirassent au roi de Lu la passion de la volupté , & qu'elles lui fissent abandonner le sage gouvernement qu'il avoit établi. Lorsqu'elles furent arrivées , & avant qu'elles entraissent dans la ville , le roi alla les voir trois fois accompagné de son premier ministre Ki-Von , qui enfin lui persuada de les faire conduire au palais dans son appartement. Le roi , charmé de leurs talents , épris

de leur beauté , négligea pour elles le gouvernement , & pendant trois jours ne parut point dans la salle de la justice pour y traiter des affaires de l'état.

5. Confucius abdiqua sa charge, & sortit du royaume.

Cié-Yu, habitant du royaume de Tsou, contrefaisoit l'imbécille pour se dérober aux honneurs , aux charges , aux dignités. Confucius arrivant dans ce royaume, Cié-Yu, qui alloit à l'opposite , lorsqu'il fut devant son char commença à chanter ces paroles : « Aigle , hélas ! aigle ,
« qu'est devenue votre perspicacité ? Autrefois on vous voyoit
« lorsque l'empire fleurissoit ; lorsque sa splendeur étoit ternie on
« cessoit de vous voir : alors vous

« s'aviez bien discerner les temps ;
« mais aujourd'hui quels temps &
« quelles mœurs pour vous voir pa-
« roître ! on ne peut réparer ni cor-
« riger ce qui est passé ; mais au
« moins on peut prévoir l'avenir
« & le changer par la prévoyance.
« Quittez, quittez un projet inutile ;
« car ceux qui remplissent aujour-
« d'hui les charges , non seulement
« ne peuvent soutenir l'éclat de leur
« dignité , mais encore sont en dan-
« ger de perdre leur réputation ,
« leur fortune & la vie. »

Confucius sauta de son char pour s'entretenir avec cet homme , & pour lui exposer ce qu'il convenoit que chacun fit ; mais il doubla le pas , disparut , & Confucius ne put converser avec lui.

6. Confucius passant du royaume de T'sou dans celui de T'say, arriva au bord d'un fleuve; ne connoissant pas le gué, il envoya son disciple T'su-Lu pour le demander à deux laboureurs peu éloignés.

Ces deux laboureurs étoient deux sages nommés Cham-T'su & Kié-Nié qui vivoient en particulier à la campagne, & cultivoient la terre. T'su-Lu s'adressa d'abord à Cham-T'su qui lui demanda qui étoit celui qui conduisoit le char d'où il étoit descendu. C'est Confucius, répondit T'su-Lu. Quoi ! reprit Cham-T'su, c'est ce fameux Confucius du royaume de Lu ? Lui-même, dit T'su-Lu. Si c'est lui, ajouta Cham-T'su, pourquoi me demandez-vous le gué du fleuve ? il ne peut pas

l'ignorer , parcequ'il va sans cesse de côté & d'autre.

7. Tfu-Lu , voyant qu'il ne pouvoit tirer aucune réponse de Cham-Tfu , s'adressa à Kié-Nié , qui lui demanda qui il étoit , & l'ayant appris , lui dit : Êtes-vous le disciple de ce fameux Confucius natif du royaume de Lu ? Oui , répondit Tfu-Lu. Alors Kié - Nié lui dit : Lorsque j'observe le mauvais gouvernement de cestemps & les mœurs du monde qui vont toujours de mal en pis , il me semble voir l'eau qui se précipite , & qui , à mesure que son cours se prolonge , tombe sans cesse dans des lieux plus bas , & je n'y vois point de remede : car qui pourroit rappeler la paix & le bon gouvernement à la place de ce tu-

multe & de cette confusion ? Votre maître ne fait que courir çà & là pour remédier à tant de maux , & vous voyez qu'il se consume en efforts inutiles ; pourquoi vous attachez-vous à un tel maître qui semble errer en fugitif dans tous les lieux ? ne feriez-vous pas mieux de vous attacher à moi qui ai renoncé au monde & aux honneurs ? Cependant il aiguillonnoit ses bœufs & marchoit en hersant sa terre sans indiquer le gué.

8. Tîu-Lu le quitta , & rapporta à Confucius les discours des deux laboureurs.

Quoi donc ! dit Confucius comme en soupirant , faut-il que l'homme vive en société avec les quadrupèdes & avec les oiseaux ? N'est-il

pas dans l'ordre de la nature que les animaux de la même espèce vivent ensemble ? Si je ne vis pas avec tant de peuples dispersés dans l'empire de la Chine , avec qui faut-il donc que je vive ?

On dit que les mœurs & le gouvernement vont en se dépravant de plus en plus ; mais s'ils étoient conformes aux règles de l'équité , je ne m'efforcerois pas de les corriger & de les changer.

9. Tfu-Lu , accompagnant Confucius dans ses voyages, resta un peu en arriere , & le perdit de vue : il erroit au milieu d'un hameau , où il rencontra un vieillard qui portoit à son bâton une corbeille. N'avez-vous point vu passer ici mon maître ? lui dit Tfu-Lu.

Vous avez , lui dit le vieillard , des membres forts & vigoureux que vous ne voulez pas employer à la culture de la terre ; vous ne pourriez pas même connoître ni le riz , ni le bled , ni les pois , ni l'orge ; vous n'êtes occupé que d'une seule chose , de suivre votre maître. Eh ! quel est donc ce maître ? A ces mots le vieillard enfonce son bâton dans la terre , & se met à arracher des herbes inutiles.

Tsu-Lu soupçonne que ce vieillard est un sage retiré à la campagne pour y vivre dans l'obscurité , & se place respectueusement à côté de lui : aussitôt le vieillard le prie gracieusement de venir dans sa maison & d'y passer la nuit. A peine Tsu-Lu est entré qu'il fait tuer une

poule & préparer le meilleur riz qu'il eût ; il lui présente ensuite ses deux fils, qui saluent avec beaucoup de politesse l'hôte inconnu.

10. Le lendemain Tfu-Lu partit de grand matin , & ayant rejoint Confucius , lui raconta ce qui lui étoit arrivé.

Cet homme , dit Confucius , est sûrement un sage qui a voulu se cacher : il renvoya Tfu-Lu pour le voir ; mais le vieillard étoit déjà dans les champs ; il chargea ses domestiques de lui rapporter de la part de son maître le discours suivant :

Si un homme sage a les belles qualités nécessaires pour le bon gouvernement , & qu'il refuse de s'en charger, il ne fait pas ce que la droite raison & l'équité exigent. Votre

maître, en me présentant hier ses deux fils, a fait voir qu'il faut observer la politesse prescrite entre le plus âgé & le plus jeune ; mais comment peut-il négliger les rapports d'équité qui sont entre le roi & les sujets ? Vous me direz qu'il veut mener une vie innocente & sans crime, & que pour parvenir à son but il fuit le siecle & les dignités ; mais en aspirant à cette perfection il renverse tout le grand ordre de la condition humaine, puisqu'il ne remplit pas ce que l'équité prescrit au sujet envers son roi. Ainsi le sage recherche & accepte les magistratures, non pour s'enrichir ou pour s'élever, mais pour remplir ce que l'équité lui prescrit.

Vous ajouterez peut-être que la

science de bien vivre & de bien gouverner est aujourd'hui dédaignée par-tout, & que c'est en vain qu'on l'enseigne : je le fais bien ; mais cela m'autorise-t-il à négliger ce que l'équité exige de moi ?

11. Les annales de l'empire font mention de sept hommes illustres, Pé-Y, Xao-Cy, Yu-Chum, Y-Yé, Chu-Cham, Lieu-Hia-Hoéi, Xoo-Lien, qui, ayant méprisé le monde, vécurent inconnus, & menèrent une vie privée ; mais comme il y avoit beaucoup de différence dans leurs mœurs & leurs actions, Confucius en parloit ainsi :

Pé-Y & Xao-Cy furent deux illustres personnages dont l'esprit ne s'abaisa jamais à des objets vils & abjects, & dont les mœurs furent

sans reproche. On dit au contraire que Lieu-Hia-Hoéi & Xoo-Lien , par condescendance & pour se conformer au goût & à la vie des autres , ne dédaignoient pas de s'occuper de choses abjectes , & se permettoient même quelquefois des choses qui pouvoient imprimer une espece de tache à la pureté de leurs mœurs. Il n'y avoit pourtant dans leurs discours rien qui fût contraire à la droite raison , ni dans leurs actions rien d'opposé à ce que l'équité prescrit , & c'est en cela que leur vie est remarquable.

On dit ensuite que Yu-Chum & Y-Yé, pour se dérober à toute espece de célébrité, ne s'étoient occupés que d'eux-mêmes , & que de plus ils s'étoient permis de parler beau-

coup trop : cependant lorsqu'ils vivoient ainsi , leurs actions ne s'écartoient point des regles de la vie , ni leurs paroles des loix de l'équité.

Quant à moi , il s'en faut beaucoup que je pense comme eux , car je ne m'attache point opiniâtrément à une seule maniere d'être. Il y a dans cette vie des choses qu'il convient de faire , d'autres qu'il ne convient pas de faire. Je recherche & j'accepte une magistrature lorsque cela convient , & je ne la recherche ni ne l'accepte lorsqu'il ne convient ni de la rechercher ni de l'accepter.

12. Autrefois lorsque le roi étoit à table , à chaque nouveau mets qu'il se servoit on donnoit un concert différent , & chaque mets avoit son préfet de la musique. Lorsque les

trois familles nobles Ki , Xo & Mem eurent rempli le royaume de trouble, & qu'elles usurperent l'autorité du roi de Lu sur les rites & sur la musique, & que par conséquent la musique du roi ne conserva ni les usages ni les rites, tous les préfets de la musique se disperserent dans différentes contrées. Chi, premier président du tribunal de la musique, se retira dans le royaume de Cy; Koa, président de la musique du second mets, dans le royaume de Tsou; Léao, président de la musique du troisieme mets, dans le royaume de Tsay; Kivé, président de la musique du quatrieme mets, dans le royaume de Cin ou de Xensi; Fan-Xo, préfet des tambours, à la ville de Ho-Nuy; Vu, le préfet des cym-

bales & des sifres, dans la ville de Han-Chum; & Yam, asseſſeur du premier préſident de la muſique & préfet des instruments faits avec les pierres ſonores, ſe retira dans la ville de Hay-Tao.

13. Le prince Cheu-Kum, ſur le point de déclarer ſon fils Pé-Kin héritier du royaume de Lu, lui parloit ainſi : Gravez profondément dans votre eſprit ces quatre principes fondamentaux dans un royaume :

1°. Un prince ſage ne doit ni laiſſer ſes parents ſans honneurs ni les aimer foiblement.

2°. Il ne doit point par ſa défiance donner ſujet aux premiers miniſtres de ſe plaindre & de s'irriter.

3°. Il ne doit pas laiſſer dans

l'oubli, ou sans dignités, les descendants des familles distinguées, à moins que leur méchanceté ou leur perfidie ne les en exclue.

4°. Il ne faut ni exiger ni espérer d'un homme une perfection absolue.

14. Sous la dynastie des Cheu il arriva une chose extraordinaire; une femme eut huit enfants, tous jumeaux, qui se rendirent célèbres par leur sagesse.

A R T I C L E X I X.

Qualités d'un véritable disciple de la sagesse, & ses devoirs. Regles pour enseigner les autres. Critique & louange de Confucius.

1. TSU-CHAM, disciple de Con-

L I

fucius , disoit : On doit regarder comme un vrai disciple de la sagesse celui qui , à la vue d'un danger , ne craint point de sacrifier sa vie ; qui , à la vue du gain , ne vise qu'à l'équité ; qui , dans les cérémonies de cy , n'est occupé qu'à les remplir avec le respect prescrit ; & qui , dans les funérailles , n'est occupé que de sa douleur.

2. Le même Tfu-Cham disoit : Celui qui embrasse la vertu avec peu d'esprit , & qui reçoit la doctrine avec un cœur inconstant , n'augmente point pendant sa vie le nombre des vivants & ne le diminue point à sa mort. On ne peut donc regarder cet homme ni comme rien ni comme quelque chose.

3. Tfu-Cham & Tfu-Hia, de dis-

ciples de Confucius qu'ils étoient , devinrent maîtres. Un disciple de Tfu-Hia demanda à Tfu-Cham en quoi consistoit la regle de la société humaine.

Qu'en pense Tfu-Hia votre maître ? répondit Tfu-Cham.

Le voici , répondit le disciple : Fréquentez les hommes de mérite ; évitez ceux qui n'en ont point.

Ce que l'on m'a enseigné est bien différent , répliqua Tfu-Cham ; le voici : Le sage cultive les sages & vit avec le vulgaire ; il loue les gens de bien & plaint les méchants , parcequ'il dit en lui-même : Si je suis très sage , il faut bien que je vive avec ceux qui le sont moins ; sans cela les sages ne m'admettroient pas si je n'étois pas sage.

Comment concilier cette doctrine avec celle de votre maître qui dit qu'il faut fuir la société des hommes sans mérite ?

4. Tfu-Hia disoit : Quoique les petites professions de laboureurs , de jardiniers , de médecins , méritent quelque considération , cependant si quelques uns de ceux qui les exercent , étendant plus loin leurs vues , aspirent aux magistratures , je crains bien que leur exercice ne les détourne de leur objet : c'est pour cela que l'élève de la sagesse ne s'y applique point.

5. Celui qui peut apprendre chaque jour ce qu'il n'a pu encore savoir , & qui recueille tous les mois ce qu'il a pu apprendre , celui-là aime véritablement à apprendre.

6. Si vous voulez parvenir à la piété, ou à la parfaite droiture du cœur, apprenez beaucoup, affermissez-vous dans votre dessein, examinez chaque chose, appliquez-vous tout. Ces quatre maximes bien observées conduisent sûrement à la piété.

7. Comme les ouvriers restent constamment dans leur atelier jusqu'à ce qu'ils aient fini leur ouvrage, de même les disciples de la sagesse doivent persévérer dans l'étude des sciences jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la perfection de la vertu.

8. Les petits hommes, au lieu de se corriger de leurs fautes, tâchent de les couvrir ou d'en faire des actes de vertu.

9. Le sage semble dans le commerce de la vie éprouver trois changements. Lorsque vous le voyez de loin, il paroît grave & sévère; lorsque vous lui parlez, il est poli & bienveillant; lorsque vous l'écoutez long-temps, il est droit & constant.

10. Lorsqu'un sage ministre a bien convaincu le peuple de sa bonne volonté, il peut sans peine lui prescrire des travaux; si le peuple suspecte sa bienveillance, il se croit injustement vexé: lorsqu'ensuite il a bien convaincu le prince de son zèle pour son service, il peut lui donner des avis; car si le roi doute de son zèle, il recevra les avis comme des reproches & comme des outrages.

11. Dans les choses de conséquence , le sage ne doit point outrepasser les bornes de sa charge ; mais il peut être moins rigide dans les choses peu importantes.

12. Tfu-Yen , disciple de Confucius , reprochoit à Tfu-Hia de n'enseigner que des choses peu importantes à ses disciples. Cette petite troupe de disciples de Tfu-Hia disoit-il , fait très bien comment il faut arroser & balayer le gymnase , comment il faut répondre modestement aux hôtes & les conduire à leur place : mais ce n'est là que la moindre & la dernière partie de la sagesse ; car s'ils n'ont pas la première & la principale qui consiste dans la parfaite droiture du cœur , à quoi servent ces petits devoirs de l'urbanité ?

Tsu - Yen se trompe fort , dit Tsu-Hia : n'y a-t-il pas dans l'étude de la sagesse des choses qu'il faut d'abord enseigner sans effort , & d'autres qui demandent plus d'application , & qui doivent leur succéder ? Un maître ne doit-il pas s'accommoder à la capacité de ses disciples ? Il y a entre eux les mêmes différences qu'entre les plantes. Un maître ne trompera-t-il pas ses disciples , si , lorsqu'ils sont encore dans un état d'ignorance , il leur enseigne des choses élevées & difficiles ?

Mais le sage peut-il tromper ses disciples s'il leur enseigne la science de la sagesse ? Or il n'appartient qu'à l'homme parfait d'embrasser la science de la sagesse depuis les

premiers principes jusqu'aux derniers

13. Lorsque le préfet a rempli tous les devoirs de sa charge, disoit Tfu-Hia, s'il lui reste encore des forces & du temps, qu'il l'emploie à l'étude des lettres; & que celui qui étudie les sciences, lorsqu'il a rempli sa tâche, étudie les devoirs du préfet s'il lui reste encore du temps & des forces.

14. Tfu-Yen disoit : Il suffit dans les devoirs funebres de montrer une vraie douleur.

15. Il disoit de Tfu-Cham : Il fait sans difficulté ce que les autres ne feroient qu'avec peine; mais il n'a point encore acquis la piété.

16. Un autre disciple, nommé Tsum, disoit : Notre cher Tfu-

Cham a un air de gravité imposante; mais il n'a pu donner aux autres la piété ni la recevoir d'eux.

17. Selon le même Tsum, Confucius disoit : Il est très difficile de voir un homme qui fasse des actions ordinaires avec toute l'application & toute l'affection dont il est capable ; mais si nous voulons voir un homme qui agit avec toute l'attention de son esprit & toute l'affection de son cœur, jettons les yeux sur celui qui rend à son pere & à sa mere les devoirs funebres.

18. Le même disciple, pour censurer le peu d'égards du préfet Kî pour ses parents, louoit ainsi Mem-Chum qui ne manquoit à aucun. Confucius notre maître disoit : L'obéissance & le respect de Mem-

Chum pour ses parents fut singulier & admirable ; cependant on peut l'imiter : mais qu'il n'ait rien changé ni dans les préfets soumis à son pere ni dans la forme d'administration qu'il avoit établie , voilà ce qu'il est très difficile d'imiter.

19. Mem , ministre du royaume de Lu , nomma Yam-Fu président de la justice ; celui-ci alla trouver son maître Tsem pour lui demander ce qu'il devoit faire pour bien s'acquitter de sa charge.

Il y a long-temps , lui dit Tsem , que les préfets ne donnent plus l'exemple & que les peuples ne pratiquent plus la vertu ; ainsi dans l'examen des accusés , si vous découvrez qu'ils sont coupables , gardez-vous de vous en réjouir ; soyez au

contraire pénétré de compassion pour le coupable , & ayez pour lui toute la clémence possible.

20. Le disciple Tfu-Kum disoit : Quoique l'empereur Cheu ne fût pas aussi méchant qu'on le dit , cependant , parcequ'il a laissé un nom odieux , il n'y a point de crime qu'on ne lui impute. Voilà pourquoi le sage ne craint rien tant que de tomber au dernier degré de la méchanceté , de peur qu'on ne lui attribue tous les crimes.

21. Le même Tfu-Kum disoit : Les fautes du sage sont semblables aux éclipses du soleil & de la lune ; tout le monde peut les voir , car il ne les cache pas ; & lorsqu'il les a réparées , tout le monde l'admire comme auparavant , & comme s'il

n'avoit point commis de fautes , ainsi que l'on admire le soleil & la lune après une éclipse comme auparavant.

22. Kum-Sun-Chéo , premier ministre du royaume de Guéi , fit cette question à Tfu-Kum : Où Confucius votre maître a-t-il pu puiser toutes les connoissances qu'il possède ?

Tfu-Kum lui répondit : Le sage gouvernement des sages princes Ven-Vam & Vu-Vam n'est pas encore anéanti sur la terre ; il existe encore des hommes qui en conservent le souvenir & les principes : les plus habiles connoissent ce qu'il renferme de plus important , & les moins habiles ce qu'il y a de moins important. Voilà pourquoi il n'y a

personne en qui l'on ne trouve la doctrine & la discipline de ces princes. Il n'y a donc point de lieu où notre maître ne pût l'apprendre , ni de personnes qui ne puissent la lui enseigner, & il pouvoit trouver partout des maîtres capables de l'en instruire.

23. Xo-Sun-Vu-Xo , premier ministre du royaume de Lu , étant dans le palais avec les autres ministres , parloit ainsi de Confucius : Je suis étonné des louanges que l'on donne à Confucius ; j'avoue que Tfu-Kum me paroît beaucoup plus sage que lui.

Le ministre Tfu-Fo-Kum-Pé le rapporta à Tfu-Kum , qui dit : Moi ! plus sage que Confucius ! Je suis comme un mur qui ne s'élève pas

au-dessus des épaules des hommes, & par conséquent on peut sans peine voir de dehors tout ce qu'il renferme : mais Confucius, par la sublimité de sa doctrine & de sa vertu, est comme un mur qui s'élève à la hauteur de plusieurs toises ; ainsi si l'on n'entre par la porte, on ne peut voir la magnificence du palais impérial qu'il renferme, ni l'auguste somptuosité des grands. Or il y a peu de personnes qui puissent entrer par la porte de la maison de Confucius : ainsi il ne faut pas s'étonner de ce que Xo-Sun-Vu-Xo dit sur ce sage.

24. Un jour ce même ministre attaquoit la réputation de Confucius. C'est en vain, lui dit Tfu-Kum, que vous aboyez contre la réputa-

tion de Confucius ; sa doctrine est à l'épreuve de la malignité des détracteurs : tous les autres sages sont semblables à ces hauteurs ou à ces collines que l'on peut facilement monter & traverser ; Confucius est comme le soleil & la lune, auxquels on ne peut atteindre. Que le détracteur rejette tant qu'il voudra sa doctrine, il ne fera que manifester son ignorance & son imbécillité : peut-il nuire au soleil ou à la lune ?

25. Chin-Tsu-Kin, disciple de Confucius, conversant avec son condisciple Tsu-Kum, parloit ainsi de Confucius : Vous avez une vénération & une admiration extrême pour Confucius ; mais en quoi, je vous prie, vous est-il supérieur ?

Tsu-Kum lui répondit avec co-

1ere: Une seule parole peut faire juger si un disciple de la sagesse est prudent ou imprudent; & c'est pour cela qu'il parle avec circonspection. Sachez que votre maître Confucius est parvenu à un degré de sagesse où personne ne peut parvenir: il est inaccessible comme le ciel.

26. En effet, donnez-lui un royaume à gouverner, & bientôt vous verrez rétablir ce que l'on appelle les soutiens de la vie humaine, les campagnes, les villes, les bourgs, ériger des palestres pour l'instruction & pour les mœurs, procurer la paix & la tranquillité publique par la réduction de plusieurs peuples; gagner le cœur de tous ceux qui sont en dissension, & les

ramener à la concorde ; enfin pendant sa vie tout le monde le louera comme maître de la sagesse , & à sa mort on le pleurera comme le pere de la patrie : qui pourroit donc s'élever jusqu'à la hauteur de sa sagesse ?

A R T I C L E X X.

La suite & les commencements des empereurs Yao-Xun, Yu, Ching-Tam, Vu-Vam ; de quelques unes des qualités du bon gouvernement , & des rites du mauvais.

I. LE sage gouvernement des anciens empereurs étoit exactement conforme à la doctrine de Confucius. Voici comment l'historien l'expose.

L'empereur Y-A-O, en remettant l'empire à Chun, lui dit : Prince Chun, le ciel, qui règle la succession des empires, vous transmet aujourd'hui le mien ; je vous recommande sur-tout de saisir le vrai milieu de la vertu, & de ne jamais vous en écarter : autrement vous attirerez les périls & les calamités sur tous ces peuples dispersés entre les quatre mers ; vous les porterez à la fureur & à la sédition, & vous perdrez pour toujours la puissance de l'empire que le ciel vous avoit confié. L'empereur Chun, en remettant l'empire au prince Yu, lui tint le même discours.

2. Lorsque Chim-Tam, autrement Ly, premier empereur de la famille des Xam (ou Cham), eut

détrôné Kié , dernier empereur de la famille des Hia , il parla ainsi aux rois & aux princes assemblés :

Long-temps avant que j'eusse résolu de prendre les armes pour délivrer l'empire de la tyrannie , & tandis que je n'étois encore qu'un enfant , j'osai sacrifier un veau noir comme la famille des Hia , & de moi-même je m'adressai à l'esprit qui remplit la hauteur des cieux & qui pénètre la profondeur de la terre , c'est-à dire au maître du ciel , & je lui parlai ainsi :

L'empereur Kié a commis bien des crimes ; je n'ose ni les excuser ni les dissimuler : les sages sont véritablement les grands du ciel qui gouverne , ou plutôt , ô gouverneur & maître du ciel , ce sont vos grands.

Je ne dois donc pas permettre qu'ils passent leur vie dans l'obscurité & dans l'inutilité sans honneurs & sans magistratures. O seigneur du ciel ! je ne me propose que ce que vous voulez & ce que vous ordonnez : comment oserois-je m'y opposer ?

Voilà ce que je fis alors ; si j'ai commis une faute , elle est de moi seul , & tous ces peuples n'y ont aucune part : mais aujourd'hui si ces peuples font des fautes , elles sont sur mon compte , parceque je les conduis mal.

3. Vu-Vam, le fondateur de la dynastie des Cheu, allant combattre le dernier empereur de la dynastie des In ou Xam, commença sa marche par une magnifique munificence

pour les peuples qui étoient réduits à la misère ; il fit distribuer du bled & de l'argent ; mais il en donna davantage aux plus gens de bien. Lorsqu'il alla combattre l'empereur Cheu , il parla ainsi à son armée :

« Cheu notre ennemi a une ar-
« mée très nombreuse ; mais il y a
« parmi cette multitude peu de su-
« jets fideles & gens de bien : ainsi
« cette multitude d'hommes mé-
« chants & sans fidélité ne peut ré-
« sister à notre armée peu nombreu-
« se , mais composée d'hommes
« pieux & fideles ; pourquoi donc
« différons-nous à l'attaquer ? Les
« murmures des peuples, leurs plain-
« tes , leurs soupirs croissent tous
« les jours ; je me reproche ma len-
« teur , & c'est à moi seul que l'on

« impute les crimes qu'ils commettent. »

4. Après la mort de Cheu, Vu-Vam affermit son empire, & commença à rétablir l'ancien gouvernement presque anéanti. Il rétablit l'exactitude dans les poids & dans les mesures : il examina les loix & les remit en vigueur : il fit revivre les droits & les devoirs des magistrats.

Alors on vit le bon gouvernement refleurir dans tout l'empire & y faire régner le bonheur. Il rendit ensuite aux descendants des anciens empereurs les royaumes qu'ils avoient, & les donna à leurs proches parents lorsqu'ils n'avoient pas laissé de postérité. Il éleva aux dignités les hommes sages qui vivoient dans l'obscurité & confondus avec le plus

bas vulgaire. A la vue de ce sage gouvernement, tous les peuples de l'empire furent pénétrés de vénération & remplis d'amour pour Vu-Vam, & se soumirent à lui de leur propre mouvement.

Il s'occupa principalement de trois choses ; 1°. de procurer aux peuples tout ce qui étoit nécessaire pour une subsistance commode ; 2°. de prescrire les rites des funérailles ; 3°. de régler les cérémonies.

5. Ensuite l'historien, résumant le gouvernement de tous ces empereurs, conclut ainsi : Il faut donc qu'un prince, pour bien gouverner, possède quatre vertus, la bonté, la sincérité, l'exactitude, l'équité. Par sa bonté il se concilie l'amour de tout le monde ; par sa sincérité il

gagne la confiance ; par son exactitude il conduit bien les affaires publiques ; par son équité il inspire à tout le monde la sincérité & la satisfaction qui en est inséparable.

6. Le disciple Tfu-Cham fit un jour cette question à Confucius : Que doit faire un prince sage pour bien administrer son royaume ?

Qu'il pratique cinq vertus , & qu'il évite quatre vices.

Quelles sont les cinq vertus ? dit Tfu-Cham.

Les voici , dit Confucius : Qu'il soit bienfaisant sans frais & sans dépense ; qu'il exige les travaux ou les corvées sans faire murmurer les peuples ; qu'il desire sans avarice ; qu'il soit magnanime sans orgueil , & grave sans sévérité.

7. Qu'entendez-vous, je vous prie, lorsque vous dites qu'il faut que le prince soit bienfaisant sans frais & sans dépense ? ajoute Tfu-Cham.

Il y a, dit Confucius, des choses dont le peuple tire ses profits & son aisance ; tels sont les champs, les maisons, les plantations des arbres, les troupeaux, &c. Lorsque le prince leur procure la facilité de faire ces profits, n'est-il pas bienfaisant sans dépense & sans frais ? Lorsque le prince n'impose que les travaux que la nécessité exige, & qu'ils sont répartis avec équité, personne ne s'irrite ni ne murmure. Lorsqu'un prince desire ardemment la piété & qu'il l'obtient, l'appelleroit-on par hasard avare parcequ'il auroit obtenu ce qu'il desiroit ?

De plus, un prince qui, commandant à des peuples nombreux ou à un petit état, qui, traitant des affaires d'une grande importance ou ordinaires, présente toujours un front doux & serein, n'est-il pas magnanime sans orgueil ? Enfin un prince n'est-il pas grave sans sévérité. lorsqu'on voit dans ses habits tant de décence, & de dignité sur son visage, & dans ses yeux une splendeur vénérable qui imprime dans le cœur de tous ceux qui le voient le respect & la crainte ?

8. Présentement, dit T'su-Cham, quels sont, je vous prie, les quatre vices que le prince doit éviter ?

Les voici, dit Confucius. 1°. Le prince qui n'instruit pas son peuple, & qui, lorsqu'il commet des crimes,

le fait mourir, est cruel. 2°. Celui qui n'avertit pas à temps de ce qu'il veut que l'on fasse, & qui vient sur-le-champ pour voir s'il est fait, ce prince, dis-je, est inconsideré. 3°. Celui qui hésite & qui paroît indécis en donnant ordre de faire une chose, & qui, lorsque le temps de la faire approche, en presse vivement l'exécution, ce prince est léger. 4°. Le prince avare dans la distribution des récompenses méritées est détenteur injuste d'un dépôt.

9. Confucius disoit : On ne peut parvenir à la sagesse si l'on ne connoît pas la loi du ciel, ni s'affermir dans la vertu si l'on ignore les rites de l'honnêteté, ni discerner les hommes si l'on ne fait pas l'art de parler.

F I N.

T A B L E

D E S A R T I C L E S.

- ARTICLE I.** Du caractère du sage , de ses vertus, de ses devoirs, soit dans la vie privée, soit en public , page 9
- ARTICLE II.** Devoirs d'un prince qui veut bien gouverner , & d'un fils envers ses parents , 21
- ARTICLE III.** Des rites concernant le culte des parents morts , du culte des esprits, des loix impériales , de la musique, 40
- ARTICLE IV.** Différence de l'homme pieux avec celui qui ne l'est pas; du sage & de celui qui ne l'est pas. Conduite & devoirs du sage. Devoirs d'un fils envers ses parents , 69
- ARTICLE V.** Des qualités , des vertus & des défauts de quelques-uns des disciples de Confucius : de la difficulté de juger si les autres ont la piété ou la parfaite droiture du cœur, 79
- ARTICLE VI.** De la capacité de quelques

disciples de Confucius pour le gouvernement ; de leur ardeur pour apprendre & pour faire des progrès ; de la maniere de donner & de recevoir ; des devoirs de la piété , page 104

ARTICLE VII. Réflexions modestes de Confucius sur lui-même ; sa maniere de vivre ; éloges que ses disciples font de lui , 127

ARTICLE VIII. Éloges des anciens empereurs Ven-Vam-Yu , Xem , Y-A-O ; quelques maximes & avis du sage disciple Tsem Tfu ; devoirs du sage , 150

ARTICLE IX. Différentes réflexions à la louange de Confucius & de sa doctrine ; sa modestie & son humilité lorsqu'il parloit de lui. Préceptes pour parvenir à la sagesse , 166

ARTICLE X. Des mœurs publiques & privées de Confucius , 189

ARTICLE XI. Observations & jugement de Confucius sur ses disciples , 206

ARTICLE XII. Des moyens de cultiver la piété , de gouverner le peuple , d'exiger

les tributs, & d'ajouter à ses vertus de nouvelles vertus, page 231

ARTICLE XIII. Instructions pour bien gouverner. Qualités & vertus nécessaires pour former l'homme pieux & sage, 256

ARTICLE XIV. Devoirs du sage. Providence du ciel sur les royaumes. Caractere de l'homme parfait. Conduite & qualités d'un ministre. Vertus du sage, 279

ARTICLE XV. Différentes maximes sur les vertus du sage & sur l'art de gouverner, 314

ARTICLE XVI. Obligation de détourner les rois de toute guerre injuste. Dangers & malheur d'un mauvais gouvernement. Trois sortes d'amis utiles & trois sortes d'amis dangereux. De quoi le sage doit se garantir, & à quoi il doit penser. Comment Confucius instruisoit son fils, 333

ARTICLE XVII. Jugement de Confucius sur quelques ministres soulevés contre leurs maîtres. Cinq vertus nécessaires

418 TABLE DES ARTICLES.

dans un prince. Six belles maximes & leurs six défauts. Louange & utilité du livre des poésies. Deuil de trois ans pour le pere & pour la mere. Différents genres d'hommes odieux ou méprisables ,

page 351

ARTICLE XVIII. Éloges de quelques princes & de quelques ministres anciens ; les agréments des femmes , funestes au bon gouvernement. Actions de quelques sages qui menoient une vie obscure. Préfets de la musique dans les repas. Quelques regles pour le bon gouvernement ,

377

ARTICLE XIX. Qualités d'un véritable disciple de la sagesse , & ses devoirs. Regles pour enseigner les autres. Critique & louange de Confucius ,

397

ARTICLE XX. La suite & les commencements des empereurs Yao - Xun , Yu , Chim-Tam , Vu-Vam ; de quelques-unes des qualités du bon gouvernement , & des rites du mauvais ,

414

Fin de la Table.